

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Le « copain » blessé



C'est dans la tranchée ; on se bat. Les baïlles sifflent. Soudain, l'une d'elles atteint un de nos braves. Il s'affaisse, blessé seulement à la tête. Les brancardiers vont venir relever l'homme pour le conduire au premier poste de secours. Mais un camarade du poilu a vu tomber son frère d'armes. Il dénoue son cache-nez et essaye un premier et sommaire pansement

Ayuntamiento de Madrid

LANGUES ÉTRANGÈRES

Faut-il ou ne faut-il pas apprendre les langues, étrangères, les langues étrangères modernes, bien entendu, car, pour le grec et le latin, je suppose que nous sommes d'accord à penser qu'ils sont indispensables à former un aimable esprit cultivé et que leur ignorance constitue chez nous, les femmes, une infériorité intellectuelle dont on se console difficilement.

Faut-il apprendre les langues étrangères, et lesquelles? Il est difficile de répondre en un moment où la France ressemble à une tour de Babel et où tant de jeunes gens se désespèrent d'avoir perdu des années à « bûcher cette sale langue boche », dont ils n'ont retenu, d'ailleurs, que des notions très imparfaites.

Victor Hugo a dit, je crois, quelque part : « Pour bien savoir le français il ne faut savoir que lui », et Flaubert a écrit à George Sand : « Pour bien savoir le français il faut avoir connu d'autres langues et les avoir oubliées » ; et Jules Lemaitre était d'avis « qu'à force d'être européen, notre génie devient moins français. »

Notre incapacité linguistique est, du reste, légendaire; je me rappelle avoir entendu sur un paquebot de Chine cette définition d'un Français, émise par un Hollandais : « Un Français est un monoglotte qui demande du pain blanc tout du long de son repas et qui ne sait pas un mot de la géographie ». Il est vrai que le Français était excusable de ne savoir que sa propre langue, puisque celle-ci est restée durant des siècles la langue des relations internationales, des relations diplomatiques aussi bien que culinaires, et qu'il pouvait faire le tour du monde avec la certitude de rencontrer dans tous les consulats un drogman qui le comprendrait, et, dans tous les hôtels, un menu qu'il comprendrait.

Je me souviens qu'un jour, nous étant égarés dans une gargote arabe, aux confins du désert tunisien, et ayant demandé au tenancier ce qu'il nous offrirait à manger, nous fûmes stupéfaits de l'entendre dire :

— Mais tout ce qui ti veut : y a di mouton bourriquot et di œufs au lait di chamelli (il voulait dire : du mouton aux haricots et des œufs à la Béchamelle).

En Allemagne, il y a un peu plus d'un siècle, les grands écrivains comme Lessing, Herder, Goethe se piquaient d'écrire le français aussi couramment que l'allemand, et les belles âmes d'alors comme Mme de Stein ou Bettina d'Arnim dédaignaient d'épancher leurs sentiments, dans leurs correspondances intimes, autrement que dans « le style le plus galant du monde ». Il y a cinquante ans à peine que l'impératrice Augusta, grand-mère de Guillaume II, avait organisé des cercles dans son château où l'on ne discourait qu'en français et où chaque mot allemand était frappé d'une amende destinée à l'Orphelinat des anciens émigrés français. L'empereur actuel a changé tout cela. Il a banni notre langue de sa cour, et pour boire impunément du « champagne », il l'a débaptisé *Schaumwein*. Sa femme a transformé les « cercles » de la grand-mère en *Kraenzchen* où, ceinte d'un tablier — l'emblème de la vertueuse ménagère allemande — elle versait elle-même le *Kaffee*, offrait des gâteaux pétris de ses propres mains et où toute locution française était considérée comme un crime de lèse-Vaterland.

Et, en allant faire sa visite d'avènement en Russie, le jeune empereur prononça son toast en allemand, ce qui n'empêcha pas le tsar de lui répondre en français, donnant ainsi à son cousin une leçon de politesse diplomatique et à la France une preuve de sa sympathie.

Mais, en ce moment où les relations entre alliés sont devenues plus militaires que politiques, on peut tout de même déplorer que nous ne soyons pas plus polyglottes. L'unité de la langue est certainement un grand avantage des empires centraux. Chez nous, les conférences entre les états-majors de nations si diverses amènent bien des lenteurs et quelquefois aussi des malentendus. Encore si nos ministres savaient l'anglais, mais ils ne le savent presque pas et ils sont obligés d'avoir recours à l'interprète.

Et cela me rappelle une visite que je fis, il y a de cela quelques années, au bey de Tunis dans son très médiocre palais de Dar-el-Bey. Je sais un peu l'arabe — je dois cela à ma nourrice bethléemite — et j'aurais eu plaisir à converser avec le bey dans la langue de mon enfance. Mais le grand-maitre des cérémonies, le général Valensi, s'avisait que cela const tu it une grave faute protocolaire. Il me pria donc de lui dire en français ce que je désirais qu'il fût aduist à Son Altesse. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque, au lieu de mes modestes phrases, je l'entendis énoncer ce discours pompeux :

— Cette dame déclare que votre renommée a

passé les mers et que l'Occident retentit du bruit de votre vaillance, de votre puissance et de votre sagesse. C'est pour admirer votre règne qu'elle est accourue. Elle est émerveillée à la limite de l'émerveillement de tout ce qu'elle voit, et de la beauté de votre palais qui dépasse en splendeur tous les palais des autres rois.

A quoi le bey répondit :

— Demandez-lui si elle connaît l'adresse de la meilleure maison de phonographes à Paris. Ce que le général Valensi traduisit ainsi :

— Son Altesse beylicale vous fait dire que votre célébrité lui est connue, qu'il souhaite que vous parliez favorablement de lui dans les journaux et que vous n'oubliez pas le général Valensi.

Je sais bien que ce n'est pas de la sorte qu'on traduit aux conférences diplomatiques...

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

En Hongrie, le comte Apponyi; en Allemagne, le socialiste Scheidemann et quelques autres font les yeux doux à M. Wilson, lui conseillent de proposer l'arbitrage des Etats-Unis et déclarent « qu'aucun peuple au monde ne le refuserait ». M. Scheidemann ajoute que l'Allemagne ne veut pas d'annexions, que la paix se réglera sur le principe des nationalités, rien de plus.

Comme d'ailleurs le « principe des nationalités », entendu à la manière allemande, laisserait subsister une Turquie et une Bulgarie vassales de l'Allemagne, le but de celle-ci, qui est de constituer une Europe centrale dont la Prusse serait souveraine, et de s'assurer la mainmise sur l'Asie par le contrôle de la ligne Hambourg-Constantinople-Bagdad, serait atteint. Elle aurait gagné la guerre.

Mais, d'autre part, la Gazette du Rhin et de Westphalie réclame l'annexion de la Belgique jusqu'à Anvers, après défaite complète de la France, et le docteur Jaeger, député du centre, proteste qu'il ne sera satisfait que si l'Allemagne fait de la Belgique un Etat vassal et annexe le bassin français de Briey.

Quant à M. de Bethmann-Hollweg, il se contente de laisser dire, après avoir jadis fait un discours pompeux, mais bien significatif, sur « la carte de guerre ». Il est bien tranquille — autant qu'on peut l'être sur des charbons ardents : Scheidemann et Apponyi travaillent pour les neutres, jouent leur comédie devant les neutres, en essayant de se faire entendre également de quelques naïves personnalités pacifistes des Etats alliés. Jaeger et ses collègues travaillent pour l'intérieur.

Supposez maintenant — ce qui est d'ailleurs une hypothèse absurde — que les Alliés se laissent séduire. M. de Bethmann-Hollweg et son auguste empereur se contenteront de dire qu'aucun de ces boniments n'entraînait leur responsabilité. Ils négocieraient au mieux, en multipliant encore les intrigues à l'extérieur. Cette... est si évidemment cousee de pu blanc qu'il était presque inutile de la signaler.

Pierre Mille.

Des hôteliers qui sont vraiment des « hôtes ».

Voici l'hiver, ses brouillards, ses froids, ses jours trop courts. Triste saison pour tout le monde : plus triste encore pour les convalescents de la guerre, déprimés physiquement et parfois moralement, pour qui le bienfait du soleil est si nécessaire.

Tous, par malheur, n'ont pas les possibilités financières des villégiatures hivernales. Aussi convient-il de souligner un joli geste des hôteliers de la Côte d'Azur. Largement accueillants à ceux qui ont combattu, ils tiennent à ouvrir leurs établissements, malgré les circonstances difficiles, pour recevoir dans les conditions les plus favorables et... les moins rémunératrices les convalescents et leurs familles.

Avouez que ce geste — par ce temps de vie chère — n'est pas sans mérite.

Lorsqu'en 1893 l'amiral Avelane fit à Paris la triomphale visite que l'on sait, il ne quitta point la terre française sans s'être arrêté en Corse.

Or, tandis qu'Avelane y débarquait, tous les portefaix du port se précipitèrent sur son bagage et se disputèrent l'honneur de porter ces fameuses valises en cuir de Russie, qui contribuèrent tant à faire à l'amiral son renom d'élégance. Il y avait plus de portefaix que de valises : la dispute dégénéra en rixe; de sombres menaces furent échangées. Et Avelane, qui de loin surprit la scène, comprit que la vendetta s'allumait entre ces hommes.

Il les appela d'un geste, et avec sa bonhomie familière il serra la main à l'un d'eux :

— Mon ami, transmets ma poignée de main à tes camarades, et criez tous avec moi : « Vive l'alliance franco-russe ! »

Les portefaix corses s'étreignirent les mains; ils étaient réconciliés ! Ils jurèrent de mourir pour l'alliance franco-russe !

Peut-être ont-ils tenu parole aujourd'hui.

La guerre est déclarée... entre les villes et les compagnies du gaz.

On sait la raison du conflit. Les villes exigent des compagnies gazières le respect du contrat passé; et lesdites compagnies, trouvant le charbon trop cher, ne veulent plus respecter ledit contrat.

A Louviers, principalement, la municipalité a montré de la poigne.

La compagnie du gaz venait purement et simplement de fermer son usine, laissant la ville plongée dans l'obscurité. Que fait le maire ? Il achète le charbon, il réquisitionne les voitures aux frais de la compagnie récalcitrante, il rouvre l'usine, et il assure sans plus de bruit l'éclairage public !

La ville de Louviers n'aura-t-elle pas le droit de porter, désormais, sur le champ d'azur de ses armes, un triomphal bec de gaz d'or ?

MEDAILLON

L'aveugle

Tandis que l'orchestre s'accorde, parmi l'afflux des personnes qui arrivent, soudain un mouvement se produit, les gens s'écartent et, dans le passage laissé libre, un grand blessé, bras en écharpe, paupières closes, s'avance au bras d'une jeune infirmière dont le visage, pâli entre les plis du voile blanc, a la douceur penchée des âmes qu'habite la pitié. Ils s'installent. Elle lui parle d'une voix modulée ainsi que l'on fait aux aveugles, pour qui la caresse de la voix est toute la beauté de la femme. Il se tient incliné vers elle. Un sourire adoucit ses traits que la bataille a durcis. Un violon s'essaye. Une harpe prélude. Il attend...

Cependant le concert a commencé. Le *Martyre de Saint-Sébastien*, de M. Debussy, se déroule avec sa majesté mystique, sa fraîcheur, sa grâce lointaine et comme agenouillée... Je regarde l'aveugle... Il écoute, la tête tendue vers la musique; une extase ravie s'est répandue sur son visage; les lèvres ouvertes à demi, il semble boire les sons subtilement assemblés, les sons bienfaisants, les sons divins, les sons qui, seuls, maintenant le rattachent à la vie.

Sa compagne, elle aussi, le regarde. Elle le voit douloureux, magnifique et vibrant. Alors elle éprouve une pitié sans mesure, son âme que la bonté incline se penche plus consolante encore et, malgré elle sans doute, ses yeux enveloppent le blessé de toute la tendresse qu'elle ne dit pas, de sa tendresse immense et fraternelle... — LOUIS-LÉON MARTIN.

Si nos amis britanniques, comme il est infiniment probable, décident de ne rien dépenser cette année pour leurs fêtes de Christmas, le fait sera autant dire sans précédent dans l'histoire de la grande île. Nulle fête n'est plus chérie outre-Manche. Aux heures les plus tristes, dans les temps les plus pauvres, on la célèbre avec autant d'éclat et de prodigalité que possible.

Lorsqu'aux premières années de la guerre de Cent ans, l'Angleterre éprouva la cruelle nécessité de faire des économies, le roi Edouard III signa des lois somptuaires qui réduisaient à néant tout le luxe de ses sujets. Mais il recula lorsqu'il fut question de toucher aux réjouissances de la Nativité.

Dans l'histoire de la grande guerre, ce Christmas sans cadeaux ni puddings, sans oies ni cartes de souhaits sera consigné par les annalistes anglais comme une sorte de prodige.

Ainsi, la suppression du pain de fantaisie va peut-être entraîner la suppression des porteuses de pain.

Ces humbles travailleuses, que la boulangerie payait modiquement en argent et en pain, vont aller travailler aux usines de munitions.

Déjà, la guerre les avait dépossédées de nombreux attributs : elles ne portaient plus, dans bien des quartiers, leur coquet tablier bleu à bavette; elles n'enveloppaient plus leur pain de papier soie — et elles n'offraient plus au client, le jour de l'Épiphanie, la galette traditionnelle.

Aussi le client s'était-il déshabitué de leur donner l'étrenne.

Réparons aujourd'hui cette ingratitude !

Puisque c'est à l'époque des étrennes qu'elles vont nous faire leurs adieux, gratifions les porteuses de pain d'une petite pièce blanche, d'une grosse pièce blanche, si nous pouvons. Remercions-les ainsi de nous avoir, pendant si longtemps et avec tant de zèle « donné notre pain quotidien ».

Le Veilleur.

CROQUIS

LE BOCHE

La porte du restaurant tourna doucement sur ses gonds, et le petit monsieur — avec timidité — gagna une table à l'écart dans le fond de la salle. C'était un homme à la figure rasée auquel il eût été difficile de donner un âge précis. Son air était triste, et bien qu'avec peu de hardiesse il saluât vaguement ses voisins de table, aucun ne daignait lui répondre.

Jose avouer dans ces lignes que ce client bizarre m'intriguait. Le garçon lui-même prenait pour le servir un air de dégoût qui ne laissait point de me surprendre. On eût dit que le bonhomme était atteint de quelque maladie contagieuse, car chacun, en le regardant à la dérobée, semblait vouloir encore s'écartier davantage de sa bien modeste personnalité.

N'y tenant plus de curiosité, je me décidai enfin à questionner le maître d'hôtel :

— Vous connaissez ce monsieur qui mange là-bas, tout seul, à l'écart dans son petit coin ? lui demandai-je avec mystère.

— On voit bien que monsieur n'est pas un habitué de la maison, daigna me répondre le gérant. Le monsieur que vous voyez là-bas vient chaque jour parce qu'il sait que nulle part ailleurs dans le quartier on ne consentirait à le servir... C'est le Boche...

— Ah ! fis-je avec effroi, c'est le Boche...

Et, craignant de me compromettre, je n'osai en dire davantage.

Cependant, le maître d'hôtel voulut bien me renseigner encore :

— Au fond, ce n'est pas un méchant bougre. Il est sérieux. Depuis dix ans il fait partie de la troupe des Folies-Électriques. Mais c'est le Boche, voilà, n'est-ce pas ?... C'est le Boche...

Et par un sourire plein de réticences il essaya, mais sans résultat, de me faire comprendre le sens de sa phrase.

Pour ma part, je n'étais point satisfait. Aussi, prolongeant le plaisir que j'ai à savourer mon café, j'attendis que le Boche eût lui-même achevé son repas et, comme il sortait du restaurant, sous prétexte de lui demander du feu, nous engageâmes la conversation.

— J'ai compris que je vous intriguais, me dit-il sans honte, et, comme à tous ceux qui questionnent sur mon compte, on a dû vous faire la réponse habituelle : « C'est le Boche »... Eh bien, oui, je vous l'avoue, je suis le Boche.

Je m'écartai de quelques pas.

— N'ayez crainte, continua-t-il, je ne suis pas méchant. D'ailleurs, je vais vous expliquer. Je suis acteur aux Folies et, au moment de la réouverture, voici bientôt deux ans, on me donna, dans la revue, le rôle du Boche. Je vous le dis sans modestie, il paraît que j'y fus parfait. Tour à tour méchant, cruel, stupide, barbare, c'était l'Allemand lui-même. Tant et si bien que des bruits commencèrent à courir sur mon compte. N'importe, on me laissa mon rôle et depuis, voyant mon succès, comme dans chaque revue il y a un rôle de Boche, c'est toujours moi qui fais le Boche. Voilà pourquoi dans tout le quartier je ne suis plus connu que sous ce nom infâme. C'est tout de même ennuyeux, surtout quand je pense que mon fils est depuis vingt mois dans les tranchées. Mais, bah ! il faut ce qu'il faut... L'art avant tout, n'est-ce pas ? Le théâtre, voyez-vous...

Le bonhomme commença alors un long plaidoyer en faveur des rôles ingrats et de la mission sacrée des acteurs. Il m'aurait, je crois tenu la nuit entière sur le bord du trottoir si, tout à coup, regardant sa montre, il n'avait été surpris par l'heure.

— Oh ! excusez-moi, me dit-il, je suis du premier acte. Mais à demain, n'est-ce pas ?

Et comme il me donnait deux places pour aller l'applaudir, je fus contraint — pour la première fois depuis des années — de serrer une main boche...

Shéridan.

LE COMITÉ SECRET

Hier, à la Chambre, septième séance en comité secret.

On continuera aujourd'hui.

Interpellations

Celles de M. Renaudel, sur la réorganisation du haut commandement ; de M. Accambray, sur la conduite générale de la guerre ; de M. Jean Hennessy, sur l'organisation du commandement chez les Alliés et la mise en commun de leurs ressources militaires ; de M. de Chappedelaine, sur la réorganisation du haut commandement ; de M. Louis Dubois, sur l'application des règlements militaires.

La bataille devant Bucarest

La contre-offensive de nos alliés est enrayée. --- L'ennemi progresse aux deux ailes

SUCCÈS DES SERBES EN MACÉDOINE

Les nouvelles de Roumanie sont aujourd'hui moins encourageantes. Les avantages obtenus au centre par la contre-offensive de nos alliés, appuyés de renforts russes, n'ont pu être conservés, et l'ennemi en a profité pour marquer une nouvelle avance aux deux ailes.

L'attaque est menée par quatre armées, dont trois appartiennent au groupe de Falkenhayn, et une au groupe de Mackensen. Les trois premières sont : l'armée von Morgen, qui descend par la passe de Torzburg et Campolung ; l'armée



mée Kraf von Delmensingen, qui vient, par le col de la Tour-Rouge, de Pitești ; l'armée Kuehne, qui est descendue le long du Jiu et a fait une conversion à gauche après la prise de Craiova. L'armée du groupe Mackensen est l'armée Kosch, qui a franchi le Danube à Sistov, a poussé de là jusqu'à Giurgevo et avait, en dernier lieu, ses avant-postes sur le lac Gretcha.

L'armée Kraf, en s'emparant de Curtea d'Arges, puis de Pitești, a contraint à la retraite les troupes qui défendaient encore Campolung devant l'armée von Morgen. Cette dernière armée est descendue alors sur Targoviste, et,

opérant en liaison avec la précédente, a rejeté les Roumains au delà de Titu.

Au centre, l'armée Kuehne a forcé successivement les lignes de la Vede, du Teleorman, du Glavacioc et du Niaslov et se trouve aujourd'hui à cheval sur l'Arges, au nord de la route de Bucarest à Alexandria. C'est le long de cette route que nos alliés ont prononcé leur contre-offensive, en profitant de l'intervalle laissé entre l'armée Kuehne et l'armée Kosch. Cette tentative a d'abord réussi : l'armée Kuehne a été refoulée de Mihalesci, pendant que l'armée Kosch était tenue en respect devant Calugareni et Banesci. Des éléments de l'armée roumaine parvenaient même, sur la route d'Alexandria, jusqu'aux abords de Draganesci, où ils battaient une division turque et menaçaient de prendre à revers l'aile droite de l'armée Kuehne. Mais l'ennemi a pu amener à temps des renforts, et, menacés à leur tour d'être enveloppés, les Roumains ont dû repasser sur la rive gauche de l'Arges. L'armée von Kosch a repris alors sa marche et passé de Comana, sur le Niaslov, à Gradistea, sur l'Arges.

Des deux manœuvres qui s'opposaient l'une à l'autre, manœuvre débordante de l'ennemi, manœuvre centrale de nos alliés, c'est la première qui l'emporte aujourd'hui. Les Allemands annoncent déjà le gain de la bataille. Elle n'est pas terminée encore, mais il n'est guère permis d'espérer un nouveau rétablissement de la situation. Au cas le plus défavorable, on peut être assuré que l'armée roumaine garderait encore sa liberté de mouvements et arriverait, en abandonnant Bucarest, à se reformer solidement sur une ligne de défense établie entre le Buzeu et le Danube.

En Macédoine, les Serbes ont infligé un sérieux échec aux Bulgares, qui ont été rejetés des hauteurs au nord de Grunista et se sont repliés en désordre vers Staravina, dans la vallée d'un affluent de la Cerna, parallèle à la Belavoda, à cinq kilomètres au nord.

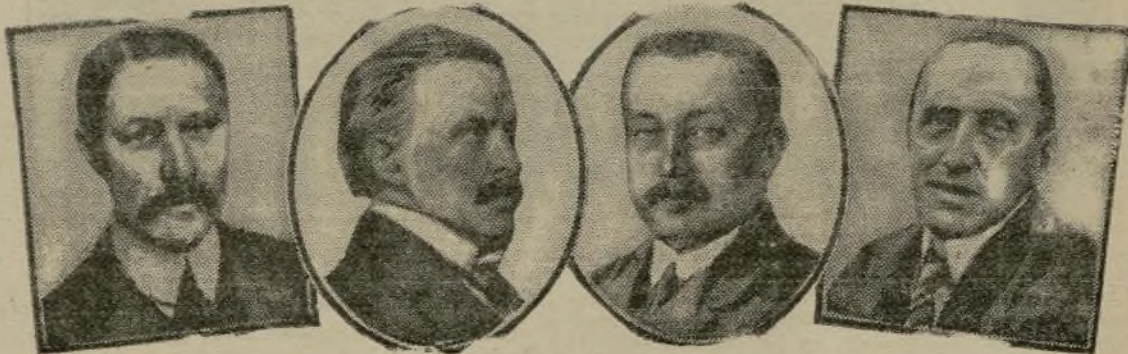
Sur la Somme, on signale de vives actions d'artillerie au sud de la rivière jusqu'à la région de Chaulnes, et, au nord, jusqu'à Monchy, au delà de Gommécourt. On sait que le front d'attaque primitif ne dépassait pas Gommécourt.

Jean Villars.

PLUS DE VIGUEUR ET DE RAPIDITÉ DANS LES DÉCISIONS !

La reconstitution du cabinet britannique

Le parti des "hommes nouveaux" prendra-t-il le pouvoir ?



M. BONAR LAW

M. LLOYD GEORGE

M. HENDERSON

M. EDWARD CARSON

Il y avait déjà plusieurs semaines qu'il était question d'un remaniement du ministère anglais. La crise interne qui vient de se déclarer — nous disons « interne », car il ne s'agit nullement d'une crise causée par un vote ou par une opposition du Parlement — n'a donc pas une cause fortuite. Ce ne sont pas les événements de Grèce qui l'ont déterminée, ainsi qu'on serait tenté de le supposer. Cette crise est sortie de la situation elle-même et, si l'on peut dire, de la nature des choses.

L'Angleterre est entrée dans une guerre qu'elle n'a ni désirée ni prévue, avec une équipe d'hommes politiques qui était celle de

son temps de paix. Les services que ces hommes ont rendus à leur pays et à la cause européenne sont immenses. On ne louera jamais assez leur énergie et la largeur de leurs idées. En appelant les représentants les plus qualifiés du parti conservateur à siéger dans les conseils de leur cabinet libéral, en cédant même à leurs adversaires politiques quelques-uns des ministères les plus importants, M. Asquith et ses amis ont fourni une preuve éclatante de leur intelligence politique et de leur loyale générosité.

Cependant, à l'intérieur de ce ministère, étendu selon une formule, très britannique,

d'union sacrée, il n'avait pas tardé à se former deux courants. Les collaborateurs de M. Asquith ont constitué deux groupes distincts. Mais, chose remarquable, c'est la ressemblance des tempéraments et des caractères, et non pas du tout la communauté des doctrines politiques, qui aura déterminé ces rapprochements. Les anciens partis traditionnels paraissent avoir subi un commencement de décomposition à la faveur de la guerre. Et le parti des « hommes nouveaux », que l'opinion publique a souvent réclamé depuis plusieurs mois, est aussi celui qui semble avoir pris l'initiative du remaniement dont il est question aujourd'hui.

M. Lloyd George et sir Edward Carson se tiennent certainement aux antipodes du monde des idées politiques. L'un est un radical-socialiste, aux couleurs accusées. L'autre est un orangiste, un traditionaliste anglais, l'adversaire acharné du *home rule*. Ces deux hommes ont pourtant un point commun : le goût de l'énergie. Ils ont une idée commune : celle de conduire la lutte jusqu'au bout. Tous les deux possèdent au plus haut point l'esprit de guerre. Voilà ce qui les a rapprochés pour une action concertée.

Il est facile de déduire de ces données que les remaniements nouveaux dont le cabinet britannique pourra être l'objet auront pour effet de le mettre en pleine harmonie avec la période décisive dans laquelle la campagne est entrée. A ce point de vue, les changements de personnes qui pourraient intervenir signifieraient un redoublement d'énergie dans la conduite de la guerre de la part de la Grande-Bretagne. — exactement ce qu'a représenté la nomination de M. Trépoiff pour la Russie.

Jacques Bainville.

Le cabinet sera remanié

M. Asquith l'a déclaré officiellement

LONDRES, 4 décembre. — Le Bureau de la presse communiqué à la première heure la note suivante :

Dans l'intérêt de la continuation efficace de la guerre, le président du Conseil a décidé de demander au roi l'autorisation de procéder à un remaniement du cabinet.

LONDRES, 4 décembre. — M. Asquith a eu une audience chez le roi cet après-midi et l'a entretenu de la situation ministérielle. Cette conférence a duré environ une heure. Le premier ministre s'est rendu ensuite à la Chambre des Communes. Il a annoncé que le roi avait donné son assentiment à un remaniement du cabinet.

« Dans ces circonstances, a-t-il ajouté, je crois qu'il vaut mieux ajourner toutes les questions d'une nature personnelle jusqu'à ce que cette reconstitution soit terminée. Je crois que c'est la meilleure ligne de conduite à adopter et elle est

justifiée par les précédents. A la fin de la séance d'aujourd'hui, dont l'ordre du jour n'indique que des questions qui ne sauraient donner lieu à de vives discussions, la Chambre s'ajournera jusqu'à jeudi. »

Dans les couloirs de la Chambre des Communes, on estimait que le remaniement ministériel n'aura pas les proportions que certains journaux faisaient prévoir ce matin. Il paraît certain que le conseil de la guerre sera formé sur des bases nouvelles avec des pouvoirs plus étendus et un nombre de membres réduit. On pense aussi que certains changements seront effectués dans le cabinet.

La position du premier ministre ne paraît pas devoir en être affectée. Le principe du gouvernement de coalition sera également maintenu.

Les origines de la crise

M. Lloyd George demande plus de vigueur et de célérité

Nous annonçons hier que M. Lloyd George, ministre de la Guerre, avait remis sa démission à M. Asquith. C'était l'ouverture d'une crise ministérielle.

Voici, d'après les journaux anglais, auxquels fait allusion la dépêche que nous publions plus haut, les causes et l'histoire de cette crise :

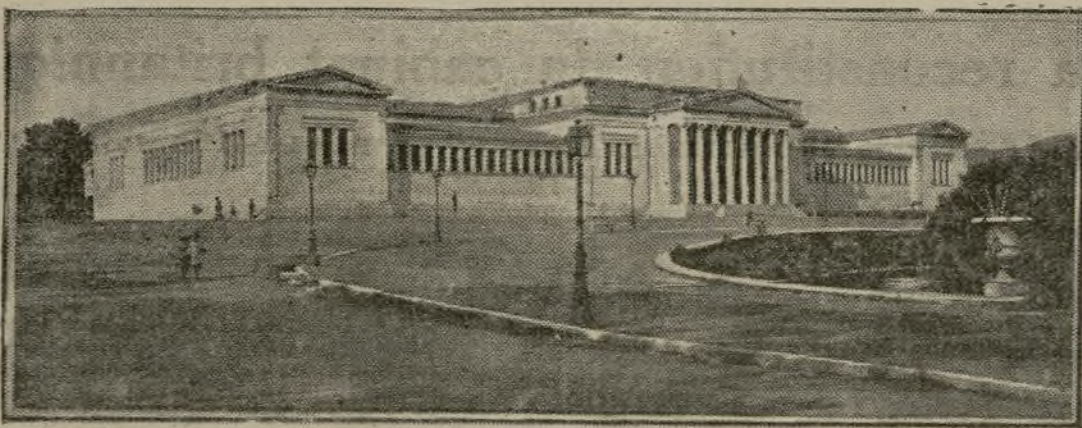
LONDRES, 4 décembre. — Les journaux de ce matin définissent ainsi la situation :

M. Lloyd George, appuyé par lord Derby, M. Bonar Law et les ministres unionistes du cabinet, réclame, afin d'assurer une plus rapide direction des affaires, la constitution d'un conseil de la guerre réduit, comprenant quatre membres : M. Bonar Law, M. Lloyd George, sir Edward Carson et M. Arthur Henderson. Ce conseil de la guerre réduit aurait le pouvoir de prendre des décisions sans les soumettre à l'approbation du cabinet. Sir William Robertson, chef de l'état-major militaire, et l'amiral Jellicoe, premier lord naval de l'Amirauté, assisteraient à tous les débats de ce conseil.

M. Asquith paraît peu disposé à accorder à ce conseil de la guerre des pouvoirs aussi étendus et ne serait également pas d'accord sur sa composition. La presse libérale exprime le vœu que M. Asquith ait en droit la présidence de ce conseil de la guerre qui pourrait être en fait dirigé par M. Lloyd George.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

Après le guet-apens d'Athènes



ATHENES : LE ZAPPEION

LONDRES, 4 décembre. — M. Dalziel ayant demandé à la Chambre des communes des renseignements sur la situation en Grèce, lord Robert Cecil a répondu :

« Je regrette d'avoir à annoncer que la situation en Grèce est d'une extrême gravité. En dépit des assurances formelles réitérées du roi de Grèce et de son gouvernement, selon lesquelles des désordres ne se produiraient pas, une attaque des plus trahissantes a été faite sans provocation contre le détachement des troupes alliées débarqué par l'amiral français vendredi dernier.

« Le rapport complet n'est pas encore parvenu.

« Le gouvernement anglais est d'avis que la responsabilité du roi et de son gouvernement est grandement impliquée dans cette affaire et il étudie, d'accord avec ses alliés, les mesures immédiates à prendre pour amener une solution radicale à la situation ainsi créée. »

La remise aux Alliés des canons de Corfou

LONDRES, 4 décembre. — On mande de Corfou au *Daily Mail* que, après avoir protesté, le colonel grec, commandant la citadelle de Corfou, remit aux Alliés les canons dont il avait la garde.

Une troisième démission à la légation de Grèce à Paris

Se conformant à l'attitude prise dès samedi par MM. Athos Romanos et Caelamanos, M. Michel Caramano, gérant de la chancellerie de la légation de Grèce à Paris, vient d'envoyer sa démission au gouvernement hellénique.

D'autre part, un communiqué de l'agence Reuter annonce que le ministre de Grèce à Londres et les consuls généraux de Grèce à Londres et à Manchester ont démissionné.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 4 Décembre (855^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Au sud de la Somme, deux coups de main tentés par l'ennemi sur nos petits postes de la REGION DE BARLEUX ont été aisément repoussés.

EN ALSACE, un autre coup de main dirigé après un vif bombardement sur une de nos tranchées de l'HILSENFIRST (sud-est de Metzeral) a également échoué.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Activité marquée des deux artilleries sur le front au nord de la Somme et DANS LES REGIONS DE VAUX ET DE DOUAUMONT.

Partout ailleurs, journée calme.

Communiqué britannique

10 HEURES 15.

Activité de l'artillerie allemande au cours de la nuit DANS LE SECTEUR DE GUEUDECOURT et A FONQUEVILLERS.

Nous avons violemment bombardé les lignes ennemies de la REGION DE MONCHY.

Sur le reste du front, rien à signaler.

Communiqué belge

Quelque activité d'artillerie DANS LA REGION DE DIXMUDE et VERS HETSAS. Calme sur le reste du front.

Communiqués de l'armée d'Orient

3 décembre.

A l'est de la Cerna, les Serbes ont enlevé les hauteurs AU NORD DE GRUNISTA ; l'ennemi s'est replié en désordre sur Staravina.

Aucun événement à signaler sur le reste du front.

COMMUNIQUÉS SERBES

Le 2 décembre, combats locaux sans grande importance.

4 décembre

Après des combats sanglants qui ont continué sans interruption malgré le mauvais temps, les grandes difficultés du terrain et la résistance désespérée de l'ennemi, nos troupes, dans une brillante attaque, ont enlevé, le 3 décembre, toute une série de positions bulgares puissamment fortifiées, DANS LA REGION DU NORD DE GRUNISTA ET DE BUDIMIRCI.

Les Bulgares, défaits, se sont enfuis vers le nord, laissant un grand nombre de cadavres sur le champ de bataille.

Dans cette journée, nous avons capturé de nombreux trophées : cinq canons de campagne, cinq caissons, plusieurs mitrailleuses, beaucoup de munitions et autre matériel de guerre, ainsi que de nombreux prisonniers encore non dénombrés. En conséquence, le nombre des canons pris par les troupes serbes s'élève à soixante-dix-neuf.

LES OPERATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT du 19 au 30 novembre 1916

Monastir étant pris, les troupes russo-françaises ont immédiatement poursuivi les forces germano-bulgares au nord de cette ville. La cote 821 et le village de Krilina ont été occupés dans la journée du 19 novembre.

A notre aile gauche, les troupes italiennes repoussaient, pendant ce temps, de violentes attaques ennemies débouchant de la région montagneuse du Muza. Ce même jour, nos détachements s'emparaient de Krani, sur la rive orientale du lac Prespa, et, le jour suivant, de Lescevec, sur la rive occidentale. Dès le 20 novembre, les Alliés se sont heurtés à une nouvelle position fortifiée de l'ennemi, établie sur la ligne de hauteurs qui va depuis Snegovo à quatre kilomètres au nord de Monastir jusqu'à la cote 1.050 au sud-ouest de Makovo.

Les 20, 21 et 22 novembre, des combats acharnés ont eu lieu, au cours desquels les Français ont enlevé Dobromir, et les Serbes, à leur droite, Paravovo.

Du 23 au 26, le mauvais temps a amené un ralentissement des opérations. Toutefois, pendant cette période, les Serbes ont conquis Budimir, sur la rive droite de la Cerna, et repoussé plusieurs contre-attaques ennemies dans la région de Grunista.

Le 26, une attaque brillamment menée par nos zouaves nous a rendus maîtres de la cote 1.050, fortement organisée par l'ennemi, qui a lancé quatre contre-attaques pour réoccuper cette importante position sans y parvenir. Le 27, les zouaves enlèvent le piton nord-est de la cote 1.050, tandis que les Serbes s'emparent d'une hauteur au nord-ouest de Grunista.

DERNIÈRE HEURE

Les nouveaux progrès de l'offensive allemande vers Bucarest

PÉTROGRAD, 4 décembre. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — Les tentatives des éclaireurs ennemis, s'approchant de nos réseaux de fils de fer barbelés, dans la région de Shelvow, ont été arrêtées par notre feu.

DANS LES CARPATHES BOISES, la lutte continue. Nos troupes se sont emparées d'une hauteur à trois verstes au sud-ouest de Jablonica.

FRONT DE ROUMANIE. — Au nord du Trotus, l'ennemi a attaqué obstinément nos troupes et les a forcées à céder deux hauteurs occupées la veille.

Au sud du Trotus, des combats obstinés continuent. L'ennemi résiste avec acharnement.

Dans la vallée d'Oituz, les Roumains ont rejeté les attaques ennemies.

Dans la direction de Pitești-Dargowitza, les Roumains, sous la pression ininterrompue de l'ennemi, sont forcés de reculer. Sur la ligne Alexandria-Bucarest, et au sud de cette ville, des combats acharnés continuent. Dans cette région, l'ennemi qui avait été réduit à la défensive, ayant reçu des renforts, a de nouveau pris l'offensive et s'est emparé du village de Gruvitea, au sud de Bucarest.

Les troupes roumaines, qui attaquaient l'ennemi par derrière, ont été attaquées elles-mêmes et ont reculé.

EN DOBROUDJA, l'offensive ennemie a été paralysée par notre infanterie et notre artillerie.

Les renforts russes

MILAN, 4 décembre. — Le *Corriere della Sera* reproduit une dépêche annonçant l'arrivée d'importants renforts de troupes russes et d'artillerie au centre de la Roumanie.

En même temps, de grandes masses de cavalerie traversent la Moldavie.

La défense de Bucarest jugée par un Allemand

Le major Moraht exprime de la manière suivante, dans le *Berliner Tageblatt*, son opinion sur la défense de Bucarest :

« Bucarest, dit-il, a été fortifié puissamment et intelligemment, en conséquence de l'union étroite de l'état-major roumain avec celui de l'armée française. Renverser cette forteresse est un travail considérable.

LES ATROCITÉS BULGARES

Les atrocités bulgares, déjà à l'ordre du jour au temps de la guerre balkanique, se renouvellent quotidiennement dans la guerre actuelle. Le bureau de la presse serbe communique une note dont nous extrayons les passages suivants :

« Avec le retour de nos autorités à Monastir, l'ordre est revenu dans la ville, ainsi que la sécurité et la légalité qui faisaient défaut pendant la domination bulgare.

« Les Bulgares ont commis des crimes épouvantables; ils y étaient encouragés par le comité d'abord, et aussi par le représentant suprême du gouvernement bulgare en cette contrée, le préfet Boyadjief, fils du commandant des troupes bulgares sur ce front.

« Sur les ordres de Boyadjief, le comité et les autorités commettaient des crimes, des meurtres et des rapines envers la population à cause de sa fidélité à la cause serbe.

« Toute la population que les Bulgares ne parvinrent pas à déporter fait un accueil enthousiaste à nos autorités; elle s'avance loin à leur rencontre et les salue avec des larmes dans les yeux. »

Les Belges se révoltent contre le joug allemand

AMSTERDAM, 4 décembre. — Un correspondant du *Sluiskil* déclare avoir rencontré, le 30 novembre, deux Belges de Gand, qui lui ont affirmé qu'une révolte a éclaté à Anvers à l'occasion de la réquisition des habitants pour le travail en Allemagne. Près de trois cents civils et de nombreux soldats allemands ont été tués.

La guerre aérienne sur le front italien

ROME, 4 décembre. — Commandement suprême :

Au sud du Rio de Cambras (Adige), des détachements ennemis ont essayé de nouveau une attaque du village de Sano; ils ont été repoussés et obligés de fuir. Sur le reste du front du Trentin, les actions habituelles de l'artillerie sont plus vives sur tout le plateau d'Asiago et dans la vallée de Sugana.

Sur le front de Giulia aussi l'artillerie ennemie s'est montrée très active contre nos premières lignes et sur l'arrière du front; elle a été énergiquement contrebattue par la nôtre. Dans de petites rencontres de patrouilles aux environs de Castagnavizza, nous avons fait quelques prisonniers dont un officier.

Une escadrille de nos avions a bombardé hier les gares de Dortogliano et de Scoppo (Skopo) sur le Carso; malgré des conditions atmosphériques contraires et un tir violent de l'artillerie ennemie, nos aviateurs se sont approchés sensiblement vers leurs objectifs, sur lesquels ils ont lancé une tonne et demie d'explosifs, qui ont produit des effets très efficaces.

Dans de nombreux combats aériens, un avion ennemi a été abattu; un de nos avions n'est pas rentré.

Dans la soirée, tandis que des hydravions ennemis bombardaient Doberto, sans faire de victimes ni de dégâts, un de nos avions volait rapidement sur le garage même des hydravions ennemis (jetée de Trieste) et lançait cinq bombes avec des effets très efficaces.

LE GUET-APENS D'ATHÈNES provoque de nouvelles démissions dans le corps diplomatique grec

LONDRES, 4 décembre. — M. Ghennadios, ministre de Grèce à Londres, M. Stavridi, consul général de Grèce, et les consuls grecs de Liverpool et de Manchester ont démissionné pour protester contre les événements qui viennent de se dérouler à Athènes.

L'Allemagne pourra-t-elle dicter ses conditions de paix ?

Non! répond le Vorwaerts

BERNE, 4 décembre. — Le *Vorwaerts*, qui est maintenant l'organe de la majorité du parti socialiste, et placé sous le contrôle de Scheidemann, publie, dans son numéro du 1^{er} décembre, un article qui souligne la lutte sans espoir que poursuit l'Allemagne.

Le *Vorwaerts* écrit :

L'Allemagne réussira-t-elle à défaire ses ennemis de façon assez décisive pour qu'elle soit en mesure de leur dicter ses conditions de paix? Cette franche question demande une franche réponse, et la réponse est : non.

C'est certainement la première fois qu'un journal allemand reconnaît que l'Allemagne ne peut pas remporter la victoire. (Radio.)

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 5

Rien à signaler en dehors de l'activité ordinaire de l'artillerie et des mortiers de tranchées sur toute l'étendue du front.

Le maréchal Oyama à l'agonie

TOKIO, 3 décembre. — Le maréchal Oyama, qui commanda l'armée de Mandchourie pendant la guerre russo-japonaise, et qui était malade depuis quelque temps, est entré en agonie.

Les relations sino-japonaises

TOKIO, 3 décembre. — Les journaux se rejouissent de la nomination de Tsa-Yu-Lin comme envoyé spécial de Chine au Japon et la regardent comme un indice de bon augure pour l'accroissement des relations amicales entre les deux pays.

M. Obata, secrétaire de la légation de Pékin, est nommé directeur du bureau politique au ministère des Affaires étrangères.

AU CONSISTOIRE D'HIER

Le pape déplore les crimes allemands

ROME, 4 décembre. — Un consistoire secret a été tenu ce matin au Vatican par le pape. Il avait pour objet la nomination de plusieurs cardinaux et évêques. Vingt-huit cardinaux y assistaient, parmi lesquels N.N. S.S. Amette, Billot, Bourne, de Cabrières, Gasquet et Van Rossum.

Le pape annonça d'abord la nomination des nouveaux cardinaux suivants :

NN. SS. Lafontaine, patriarche de Venise; Sbarretti, assesseur du Saint-Office; Dubourg, archevêque de Rennes; Dubois, évêque de Rouen; Ranuzzi de Bianchi, majordome; Boggiano, assesseur à la congrégation consistoriale; Ascalosi, archevêque de Benevento; Maurin, évêque de Grenoble; Marini, secrétaire du tribunal de la Signature apostolique, et Giorgi, secrétaire à la congrégation du concile.

Le consistoire a également nommé plusieurs évêques, dont NN. SS. Maurin, évêque de Grenoble, nommé archevêque de Lyon; Mele y Alade, évêque de Victoria, nommé évêque de Madrid-Alcala; Augonard, évêque titulaire de Simide et désigné comme vicaire apostolique du Congo français, nommé archevêque titulaire de Cassiopée; Dubois, évêque de Bourges, nommé archevêque de Rouen.

Enfin, le pape a annoncé qu'il se réservait in petto la nomination de deux autres cardinaux. Selon l'usage, ces nominations ont été précédées d'une allocution dans laquelle Benoît XV fit une allusion discrète aux événements actuels :

« La négligence de l'observation des lois, dit-il, amène fatalement la discorde et la perturbation publiques et privées. Cela est prouvé d'une façon éclatante dans le terrible conflit qui désole actuellement l'Europe et montre à quels excès et à quels désastres peuvent conduire la violation et le mépris des lois qui règlent les rapports entre les Etats.

« On le voit, en effet, dans le bouleversement général des peuples, par le traitement indigne infligé aux choses sacrées et aux ministres du culte, malgré la dignité ecclésiastique dont ils sont investis, et bien qu'ils soient inviolables de par le droit divin et le droit des gens. On le voit par les nombreux citoyens pacifiques, même de l'âge le plus jeune, qui sont éloignés de leurs foyers au milieu des larmes de leurs mères, de leurs épouses et de leurs enfants. On le voit ailleurs par les villes ouvertes et les populations sans défense exposées aux incursions aériennes. On le voit enfin partout, sur mer et sur terre, par les horreurs sans nom qui accablent l'esprit d'un ineffable déchirement. »

Le pape, après avoir déploré cet ensemble de maux et condamné de nouveau de si grandes iniquités, partout où elles sont perpétrées et par qui-conque, conclut en priant et en souhaitant que, de même qu'une époque plus tranquille va s'ouvrir pour l'Eglise par la promulgation du nouveau code, de même aussi surgisse au plus tôt l'aube radieuse de la paix pour laquelle il soupire et qui apportera l'harmonie et la prospérité parmi les nations.

ROME, 4 décembre. — Au consistoire tenu ce matin, le pape a nommé le cardinal Gasparri camerlingue de l'Eglise.

On sait que le cardinal camerlingue dirige l'Eglise au nom du Sacré Collège pendant la vacance du siège pontifical.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Un prix de 30.000 francs décerné à un chasseur de pirates.

ROME, 4 décembre. — Un prix de 30.000 francs vient d'être décerné par la revue la *Marine Italiana* au navire italien *Bormida* qui, transportant des troupes, fut attaqué par un sous-marin allemand.

Le *Bormida* évita l'attaque et coula le pirate.

Sous-marins allemands à Madère

LISBONNE, 4 décembre. — Des sous-marins allemands ont pénétré dans le port de Funchal (Madère) et ont bombardé ensuite la ville.

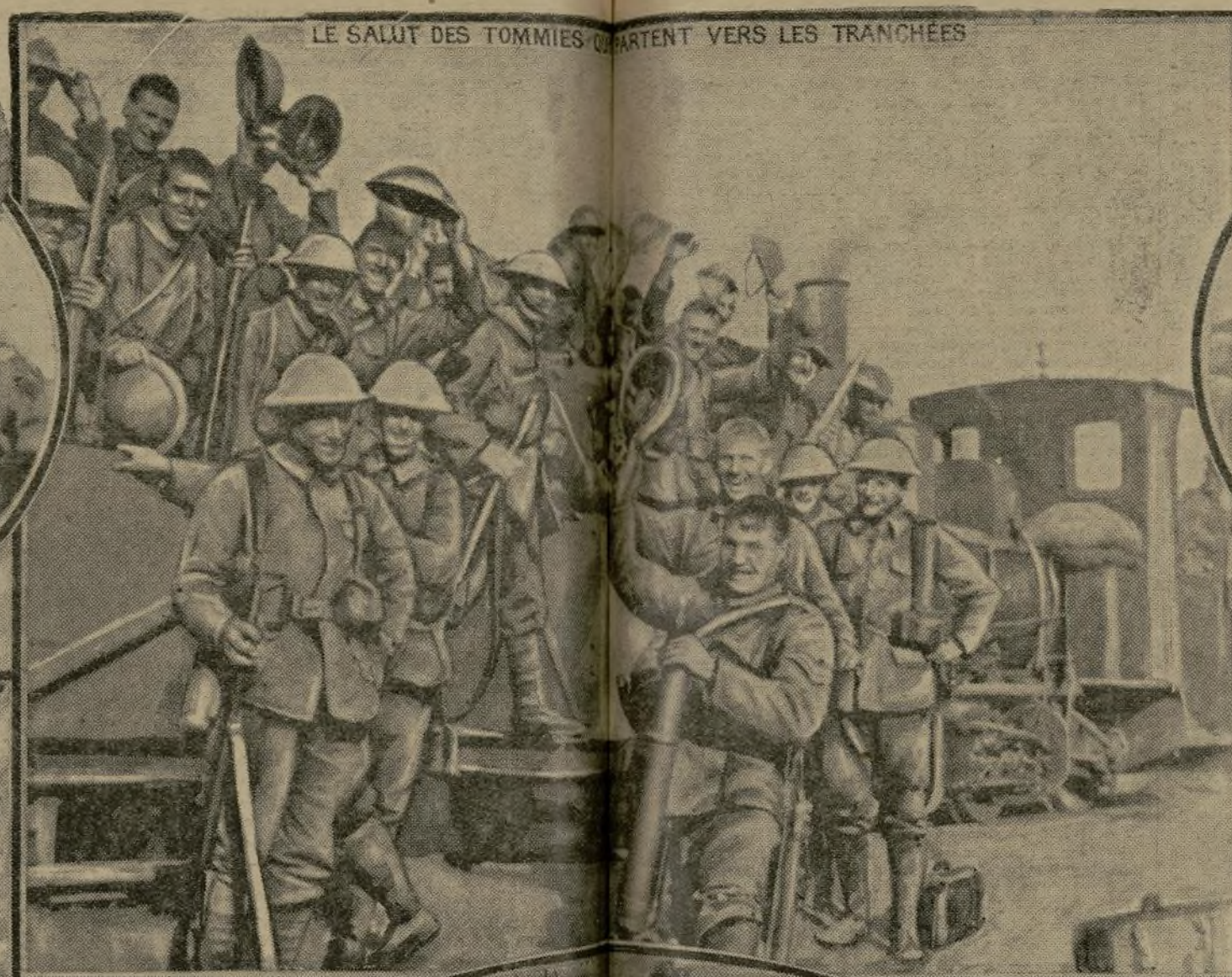
Le ministère de la Marine portugais publie la liste des navires coulés à Funchal.

Ce sont : le convoyeur de sous-marins *Kangu-roo*, le vapeur anglais *Dacia* et la canonnière française *Surprise* (34 victimes).

En Macédoine. — Avec l'armée britannique sur le front de la Strouma



LA VISITE MÉDICALE



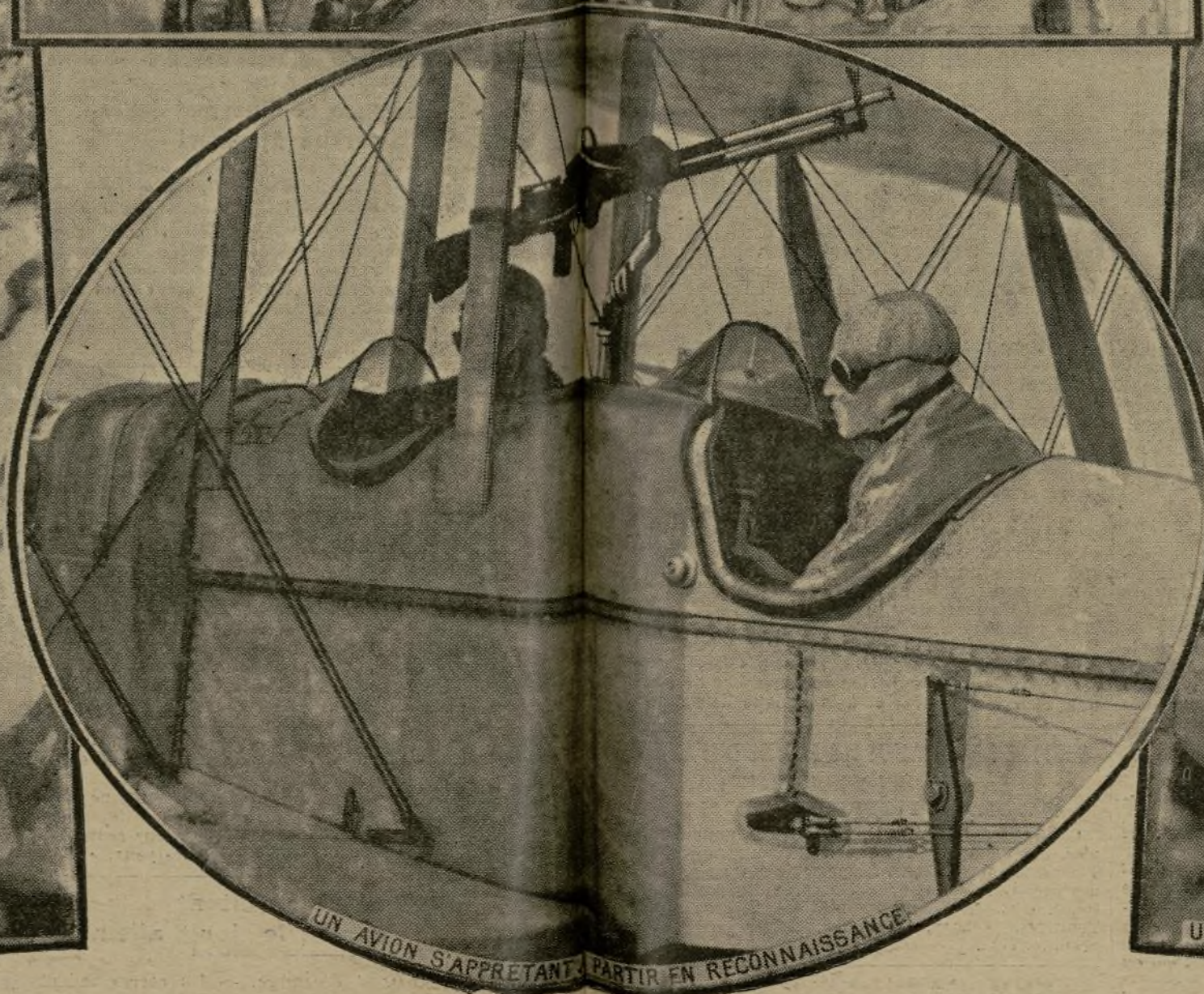
LE SALUT DES TOMMIES PARTENT VERS LES TRANCHÉES



UN AVION ENNEMI EST SIGNALÉ



LE RÉGLAGE DU TIR DE L'ARTILLERIE



UN AVION S'APPRETANT À PARTIR EN RECONNAISSANCE



UN OFFICIER À SON POSTE TÉLÉPHONIQUE DANS LA TRANCHÉE

Toutes ces photographies ont été prises en Macédoine sur le front de la Strouma, tenu par l'armée britannique, que commande le général Milne. Tandis que les contingents serbes, français et russes engagés, sur le secteur ouest de ce front, les opérations consécutives à la prise de Monastir, nos alliés de Grande-Bretagne poursuivent activement, dans leur domaine d'action, une

continue et opiniâtre pression qui déjà a fait tomber en leur pouvoir de nombreux villages fortifiés. Sur ce théâtre de la guerre, comme sur le front occidental, les troupes métropolitaines britanniques luttent coude à coude avec les effectifs des grands Dominions, dont le rôle aura été si efficace et va sans cesse grandissant.

L'ESCLAVAGE EN BELGIQUE

Un appel des ouvriers belges aux ouvriers français

MM. Carton de Wiart, Hyndens et Vandervelde, membres du gouvernement belge, ont reçu, comme nous l'avons dit, des ouvriers de Belgique, secrètement réunis sans distinction d'opinion, un émouvant appel dont on nous communique le texte. En voici des passages :

Au nom de la solidarité internationale des travailleurs, la classe ouvrière de la Belgique, menacée tout entière de l'esclavage, de la déportation et du travail forcé au profit de l'ennemi, adresse à la classe ouvrière française un appel suprême d'assistance énergique et efficace. Plus de paroles de sympathies, mais des actes.

Notre situation est désespérée.

L'Allemagne, vous le savez, attaque et terrorise la Belgique en 1914 parce que celle-ci défendait le droit de sa neutralité, la foi jurée et l'honneur.

Depuis lors, l'Allemagne martyrise la Belgique. Elle en a fait une prison; les frontières sont armées contre les Belges comme un front de bataille; tranchées, fils de fer barbelés et électrifiés, mitrailleuses, etc. Toutes nos libertés constitutionnelles sont abolies. Plus de sécurité, la vie des citoyens est soumise à l'arbitraire policier sans limite comme sans pitié.

Voilà pour les personnes. Voici pour les richesses.

L'Allemagne a frappé sa victime d'une immense contribution de guerre qui dépasse déjà le milliard et qui s'accroît de quarante millions par mois. Elle a enlevé, pour les transporter en Allemagne sous forme de pillages, de confiscations, de réquisitions et de ventes forcées, plus de cinq milliards de vivres et de marchandises, de produits industriels et agricoles. En même temps, elle a pris et expédié en Allemagne la plus grande partie des matières premières de nos usines, les machines et leurs accessoires; elle arrête ainsi notre industrie et provoque un chômage presque général de la classe ouvrière.

Cinq cent mille ouvriers ont été réduits au chômage et maintenus en état de chômage.

A ces cinq cent mille chômeurs involontaires créés par les Allemands et maintenus par eux, il disent depuis un mois : « On vous signez un contrat de travail pour l'Allemagne où vous serez réduits en esclavage. »

On déporte pêle-mêle les jeunes gens de dix-sept ans et les vieillards de soixante ans et plus. N'est-ce pas l'esclavage antique dans son horreur ? Il y a déjà plus de cinquante mille ouvriers chômeurs ou non, qui sont ainsi déportés, forcés ou esclaves. Chaque jour, une région nouvelle est razzée; on déploie un appareil guerrier formidable : des mitrailleuses et des soldats innombrables et une lugubre opération militaire contre tous ces pauvres gens désarmés, terrorisés, mais conscients de leurs droits violés.

Ouvriers français, n'oubliez jamais que les soldats qui se font les bourreaux des travailleurs belges sont des ouvriers allemands; ainsi, cinq cent mille, peut-être huit cent mille hommes seront déportés si vous n'y faites pas obstacle.

Après les hommes viendront les femmes sans doute. Encore cinq cent mille.

C'est toute la classe ouvrière de Belgique qui est menacée de l'esclavage, de l'affaiblissement, de la mort.

Nous avons tout fait pour que cette suprême épreuve de l'esclavage nous fût épargnée.

Tout est resté vain. L'Allemagne qui a un besoin extrême de bras, n'a voulu reculer l'application de ses édits ni d'un jour, ni d'une heure. Pour toute réponse, elle a envoyé plus de soldats et plus de mitrailleuses. Maintenant, la classe ouvrière belge regarde du côté des puissances neutres.

Elle se demande si, cette fois, devant ce crime de lèse-humanité, leur conscience révoltée ne va pas leur inspirer enfin le geste d'énergie qui convient. Laisser commettre un aussi abominable forfait, n'est-ce pas s'y associer ?

La classe ouvrière de Belgique se demande avec angoisse si les neutres, cette fois encore, se laveront les mains comme Ponce-Pilate, sous prétexte que les calomnies allemandes ne sont pas d'accord avec les plaintes de leurs victimes.

La Belgique, martyre du Droit, ne veut plus de constatations verbales, ni de sympathies platoniques.

Elle veut des actes.

Les neutres et leurs classes dirigeantes laisseront-ils faire ? Laisseront-ils reculer la civilisation jusqu'aux âges barbares où le vainqueur emmenait les populations vaincues en esclavage ?

Français ! Si les autres agissent ainsi, si le monde doit assister encore une fois à un tel spectacle de lâcheté, vous, du moins, soyez nos amis et nos sauveurs !

Il nous semble que, si nous ne vous dénonçons pas l'attentat qui nous menace, vous nous le reprocheriez un jour, disant : « Vous n'aviez pas le droit de vous taire et de souffrir votre martyre

en silence ; vous êtes dépositaires, pour votre part, de l'honneur de la condition ouvrière. Si un peuple de travailleurs civilisés est réduit quelque part en servitude, toute la classe ouvrière est atteinte. C'est un précédent terrible. Nous, ouvriers de la libre France, nous n'aurions pas laissé commettre un appareil attentat : c'est de l'esclavage qu'est sortie la classe ouvrière moderne, elle ne peut y rentrer. »

Frères français ! Il nous semble entendre ces paroles annonciatrices de notre salut. Vous êtes nombreux, vous êtes puissants, vous êtes énergiques.

Seuls au monde vous pouvez empêcher toute la classe d'un pays civilisé de tomber dans l'esclavage.

Ouvriers français ! Du fond de notre détresse, nous comptons sur vous.

Agissez. Quant à nous, même si la force réussit un moment à réduire nos corps en servitude, jamais nos âmes ne consentiront.

Nous ajoutons ceci : « Quelles que soient nos tortures, nous ne voulons la paix que dans l'indépendance de notre pays et le triomphe de la justice. »

Ce document est assez émouvant pour que nous soyons dispensés d'y ajouter le moindre commentaire. Disons toutefois qu'il a été rédigé avant le 19 novembre 1914 et que, depuis, l'autorité allemande a porté de 40 à 50 millions de francs la contribution mensuelle mise à la charge des provinces belges depuis décembre 1914.

M. Wilson répond à M. Poincaré

Il affirme sa communauté d'idéal avec la France

Les paroles, brèves mais de haute portée, que le président Wilson vient de prononcer à New-York, auront dans le monde un immense retentissement.

C'était avant tout une fête française, que ce banquet de New-York, auquel le président des Etats-Unis avait accepté de prendre part. La manifestation se déroulait sous le symbole de la fameuse effigie de la Liberté que la France a jadis offerte aux Etats-Unis. M. Poincaré avait envoyé une dépêche éloquentes où il mettait en relief cette communauté d'idées qui, depuis la guerre de l'indépendance, règne entre la République américaine et notre pays.

Par un mouvement imprévu, que sa spontanéité rend encore plus significatif et plus précieux, le président Wilson a répondu au salut que M. Poincaré adressait au peuple américain. Les paroles des deux présidents, en passant à ravers les mers, auront affirmé, dans le domaine de l'idéal et des sentiments, une sympathie à laquelle les circonstances présentes confèrent la plus haute valeur.

Jamais M. Wilson n'avait ainsi réaffirmé le fond de sa pensée. Jamais il n'avait indiqué aussi nettement où allaient ses intimes préférences. Sans doute il en a enveloppé l'expression de toute la réserve diplomatique qui s'impose à ses hautes fonctions. Mais il n'en a pas moins désigné, comme il ne l'avait jamais fait, les auteurs responsables des grandes calamités européennes. Telles sont les auspices sous lesquels s'ouvre la nouvelle présidence de M. Wilson. Ils font heureusement augurer l'action qu'il est désigné pour exercer au cours des quatre années de pouvoir qu'il lui reste à accomplir et qui verront la fin de la guerre.

M. Wilson, président des Etats-Unis, présidait, dimanche, le banquet offert par le Comité démocratique des Deux-Cents à l'occasion de l'éclairage permanent de la statue de Bartholdi dans la rade de New-York, et cette fête fut l'occasion d'une imposante manifestation francophile.

Le sénateur Dewey, qui reçut la statue de la Liberté il y a trente ans, évoqua en un discours très écouté, la France gardienne de Verdun, la France « plus grande qu'aucune autre nation des temps anciens, donnant tout son peuple pour sauver la liberté mondiale ».

M. Jusserand lui ensuite, au milieu de l'enthousiasme, le télégramme suivant de M. Poincaré :

En offrant, il y a trente ans, la statue de la Liberté, la France a désiré honorer les héros tombés pour la liberté, et c'est pour la cause sacrée de la liberté que le peuple français combat et souffre aujourd'hui.

Le président Wilson ne devait pas parler ; cependant, il s'est levé et a prononcé une courte allocution dont les paroles suivantes ont fait sensation :

La paix, a dit textuellement M. Wilson, ne sera donnée au monde qu'avec la liberté. Avec tout le respect qui est dû aux représentants des nations qui sont gouvernées autrement que la nôtre, peut-être puis-je me permettre de dire que la paix ne peut venir tant que les destinées des hommes sont déterminées par de petits groupes guidés dans leurs desseins par des motifs égoïstes (selfish).

Ces paroles furent saluées de longues acclamations.

TRIBUNAUX

L'abus du vin blanc

Le 7 octobre dernier, le soldat Lefort, du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, quittait l'hôpital de Tours, où il avait été en traitement, pour venir à Paris en permission de sept jours.

Lefort s'était muni de deux bouteilles d'un capiteux petit vin blanc de Touraine. Lorsqu'il débarqua à la gare de l'Est, il se trouvait être dans un état de surexcitation assez inquiétant.

Le capitaine Lariquet, de service à la gare, s'étant permis d'interroger Lefort, celui-ci, pour toute réponse, allongea à l'officier un coup de poing en pleine poitrine. Arrêté, il fut conduit au poste, et, là, se produisit une nouvelle scène de violence dont fut victime le caporal Chenon, amputé d'un bras.

Lefort, comparissant hier devant le deuxième conseil de guerre, manifesta des regrets de son acte, qu'il mit sur le compte du vin blanc qu'il avait bu immodérément.

Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, demanda, pour l'exemple, l'application stricte de la loi, c'est-à-dire la peine de mort.

Après plaidoirie de M. Edmond Bloch, le soldat Lefort a été condamné à six ans de travaux publics.

Vois de colis à des militaires

Le soldat Rocher, de la 3^e section C. F. C., employé principal à la gare de Trappes, était surpris, en octobre dernier, emportant des denrées provenant de colis adressés à des militaires ou à des prisonniers. Une perquisition opérée dans la chambre que Rocher occupait à Trappes fit découvrir des marchandises en si grande quantité qu'elles auraient pu approvisionner un magasin d'épicerie.

Le premier conseil de guerre a condamné, hier, le soldat Rocher à sept ans de réclusion, à la dégradation militaire et à dix ans d'interdiction de séjour.

Il y a dévotion et désertion

Détaché à l'usine des forges d'Audincourt, le soldat auxiliaire Letertre ne se présenta pas à l'atelier pendant cinq jours, du 16 au 21 octobre dernier. Cependant, tous les soirs, Letertre vint coucher au dortoir installé à l'usine. Il n'en était pas moins poursuivi, hier, devant le deuxième conseil de guerre, pour y répondre du délit de désertion à l'intérieur en temps de guerre.

M. Jacques Marchegay, qui défendait Letertre, a soutenu que son client n'avait pas déserté, puisqu'il était demeuré dans le périmètre de l'usine, et que le délit ne pouvait être que celui d'abandon de travail.

Letertre s'est vu infliger deux mois de prison avec sursis.

LES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE ET LA TRÉSORERIE

LEUR UTILITÉ --- LEURS AVANTAGES

Ainsi qu'il est nécessaire pour le service de la trésorerie, l'émission des Bons de la Défense Nationale n'a pas cessé pendant le deuxième Emprunt : tous les jours, le public est venu apporter avec empressement des sommes temporairement disponibles pour les transformer en bons dont les avantages importants peuvent se résumer ainsi :

Ces Bons donnent un revenu copieux ; leur porteur est assuré de toucher à date fixe l'argent prêt, et il a toutes facilités pour retrouver ses capitaux à tous moments, au moyen d'un escompte ou d'avances consentis par la Banque de France.

Les Bons sont de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr., etc.; il est possible de placer toutes sommes, quel qu'en soit le montant, car il existe aussi des Bons de 20 fr. et de 5 fr.

L'intérêt est payé d'avance, et, en conséquence, au moment du remboursement, le porteur touche plus qu'il n'a versé : en versant 95 fr., il reçoit 100 fr. dans un an ; en versant 97 fr. 50, il reçoit 100 fr. dans six mois ; cette différence constitue le profit du placement.

Le public peut se procurer ces bons immédiatement — titre contre argent — aux bureaux de poste, chez les percepteurs, receveurs des finances, trésoriers généraux, dans les maisons de banque, chez les notaires et à la Banque de France.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

MANTEAUX, FOURRURES, SOIERIES

Confection, Chapellerie, Chaussures pour hommes, dames et enfants, Spécialité pour militaires. Tissus, Lainage, Blanc, Lingerie, Bonneterie, Chémiserie, Cravates, Gants, Mercerie, Rubans, Dentelles, etc... Mobiliers par milliers. Sièges, Tapis, Tentures, Ménage, Chauffage, Eclairage, Photographie, etc...

ECOLE

Boulevard Poissonnière, 19

Rue de Rivoli, 53

PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE SOURD

Assurément, ce n'était pas pour son plaisir que Lahousse passait la moitié de sa vie dans les trains. Commis-voyageur, il s'intitulait lui-même avec un peu plus de pompe « représentant de commerce ». Depuis près de vingt ans qu'il « faisait » particulièrement le Centre, il connaissait une par une les moindres stations des plus petites voies d'intérêt local; quant aux grandes lignes, les visages mêmes de leurs chefs de gare lui étaient devenus familiers. Il ne lui restait plus rien à voir ni à apprendre de nouveau.

Il approchait de la quarantaine. D'apparence robuste, une authentique maladie de cœur l'avait pourtant fait maintenir, par une commission de réforme, dans sa position d'exempté.

Ce samedi-là, il venait de quitter Vierzon pour rentrer à Paris quand, à Lamotte-Beuvron, deux paysannes assez jeunes montèrent dans le compartiment où il était seul. Par esprit d'économie — les affaires étant de moins en moins des affaires — Lahousse, depuis plusieurs mois, ne circulait plus qu'en troisième classe. Chacune des deux paysannes déposa son panier sur la banquette comme un enfant qui a payé sa place, arrangea son tablier sur ses genoux, regarda à droite, à gauche, en haut, en bas, et ne découvrit, au cours de ces investigations, que l'innocent Lahousse, assis dans le coin opposé et qui, d'un œil indifférent, contemplait les toits de tuiles rouges, déjà mille et une fois vus, de la petite ville.

Quand le train se fut remis en marche, il redéplia son journal; elles renouèrent la conversation interrompue, après avoir poussé quelques soupirs à vous fendre l'âme.

On ne pouvait les classer dans la catégorie des pauvres. Bien que les traits de leurs visages fussent différents, elles se ressemblaient, quant au costume, comme deux sœurs dont tailleur, modiste et bottier — ce n'est que manière de dire — eussent fait deux jumelles: bonnet gris, corsage et sabots à bride étaient de fabrication identique. Et l'on en aurait pu dire autant de leurs yeux.

Bribe par bribe, Lahousse apprit, tout en lisant son journal, qu'elles allaient voir à Orléans leurs maris qu'une commune destinée avait maintenus ensemble depuis le commencement de la guerre. Mobilisés d'abord comme auxiliaires de la classe 1899, ils avaient été récemment déclarés aptes au service armé. Elles passeraient avec eux la journée de dimanche. Lahousse devina aisément qu'il s'agissait pour elles presque d'une escapade, et qu'il ne leur déplaisait point de quitter les champs pour la ville. Après quoi, elles se mirent à passer, à distance toutefois, la revue de ceux de leur connaissance qui, du moins selon elles, n'avaient pas jusqu'à ce jour contribué directement à la défense nationale. Et ce furent des « ma pauvre Madame Chabriaux » et des « ma pauvre Madame Muzard » qui ponctuèrent toutes les irrégularités qu'elles pensaient devoir signaler l'une à l'autre dans leurs communes respectives, La Ferté-Beauharnais et Saint-Viatre, dont la plus importante, la dernière, ne compte pas moins de dix-neuf cents habitants. Un chiffre!

Elles étaient loin, les premières minutes de gêne et de silence contraint que l'on observe dans un compartiment déjà occupé! C'étaient maintenant les deux interlocutrices qui tenaient, à défaut du haut du pavé, le haut des deux banquettes. Lahousse, qui continuait de lire, n'y voyait d'ailleurs nul inconvénient. Mais, où il sentit que les choses pourraient bien se gâter, ce fut quand, passé la gare de Vouzon, elles en arrivèrent à des critiques générales en même temps qu'elles s'enhardissaient — il les voyait du coin de l'œil comme il les écoutait d'une oreille en apparence distraite — à lancer dans sa direction des regards significatifs. Ce fut cette « pauvre Mme Muzard » qui dit la première:

— Dame, c'est un fait certain qu'on rencontre de tous les côtés des gens bien portants que la guerre n'a pas l'air de gêner beaucoup.

Suivirent quelques variations sur ce thème. Puis cette « pauvre Mme Chabriaux » reprit, pour préciser le sens de la première observation:

— Et, de ces gens que vous dites, on en voit qui n'ont pas encore été mobilisés, qui sont en civil. Dame! C'est certain que tout le monde n'a pas la même santé. Mais enfin...

Et ses regards, cette fois, se fixèrent sur Lahousse, qui paraissait très occupé à plier son journal pour passer à la lecture de la « Dernière heure », rubrique qu'il lisait toujours en dernier lieu. Alors, con-

trairement à toutes les règles de la politesse mondaine, elle l'interpella:

— Est-ce que vous êtes mobilisé, vous, monsieur?

Lahousse eut une inspiration de génie. Allait-il se mettre à discuter, à exhiber son certificat d'exemption mis à jour? Elles n'en croiraient rien. Ce qu'il fit fut beaucoup plus simple... et plus efficace. Comme par hasard il regarda du côté de Mme Chabriaux, sans lui répondre. Elle dut répéter sa question en le regardant toujours bien en face. Et Lahousse tendit l'oreille en en ramassant le pavillon de la main gauche: ainsi donnait-il à comprendre qu'il était sourd, irrémédiablement.

Elles en restèrent bouche bée. Puis, le premier moment de surprise passé, elles qui jusqu'à présent avaient causé à haute voix devant quelqu'un qui devait pouvoir les écouter, elles baissèrent à la fois le pavillon et le ton. Et cette « pauvre Mme Chabriaux » murmura d'une voix si étouffée et si convaincue: « Puisque ce monsieur est sourd, bien sûr qu'il ne peut pas partir! » qu'on aurait juré, au contraire, qu'elle croyait Lahousse capable de l'entendre.

Henri Bachelin.

CONSEIL MUNICIPAL

Les projets d'agrandissement du port de Paris

L'importance des voies fluviales ne saurait plus être discutée. A Paris, aucune mesure sérieuse n'a été prise pour l'amélioration du port, dont le trafic n'a augmenté que par la force des choses. Un port qui reçoit 12 millions de tonnes mérite cependant qu'on crée des moyens d'organisation et des améliorations susceptibles d'en faire le plus grand port fluvial du monde.

C'est ce qu'a expliqué hier, au Conseil municipal, M. Robaglia, qui rapportait une proposition de M. Lemarchand et demandait la création d'une commission municipale de trente membres, chargée de centraliser toutes études ou propositions déjà faites concernant le port de Paris (Seine, affluents et canaux) et d'établir tous projets d'études concernant l'extension de ce port.

Après approbation du préfet de la Seine, les propositions de MM. Robaglia et Lemarchand sont renvoyées à la sixième commission.

LA ROBE DROITE

La robe romaine, comme on l'appelle cette année dans les maisons de couture, est ce qu'on voit ou plutôt ce qu'on aperçoit le plus sous les longs manteaux. Certains modèles, avec leur effet d'étole, ou de grand panneau plat devant et derrière, sont une sorte de compromis entre la robe-chemise et la robe à taille, car, si le devant et le dos restent absolument droits, la ceinture, sur les côtés froncés, laisse deviner la cambrure de la taille et la ligne des hanches. Sans exagération, pourtant, l'ensemble restant flou et décollé. Le croquis reproduit ici montre une robe de velours ou de fine serge marine; l'encolure ouverte en pointe devant est soulignée d'un peu de skungs; on retrouve la même fourrure au tablier et au bas des manches. Une bande soutachée d'une jolie teinte cerise, grise ou bleu vif garnit le devant, le dos et le poignet. La ceinture est en tissu légèrement soutaché et terminée par deux glands de passementerie. Ces robes d'une largeur modérée et d'un écart raisonnable sont extrêmement pratiques pour glisser sous les longs manteaux de duvetyne ou d'homespun, qui remplacent, cette saison, les vêtements de fourrure.

Robe de velours bleu brodée cerise

Jeanne Farmant.

JOUETS

Nous avons publié dernièrement une série de photographies de jouets actuellement exposés au pavillon de Marsan (musée des Arts décoratifs). Au dessous des animaux de Benjamin Rabier, on y voyait un ensemble de jouets russes qu'une erreur, que nous nous empresse de rectifier, nous a fait attribuer à M. Vladimirov de Polissadoff, alors que celui-ci n'a fait, en réalité, que la petite chapelle qu'on remarque à gauche de notre photographie. Les délicieuses poupées qu'on peut admirer d'autre part ont été exécutées par l'atelier artistique russe dirigé par Mme Nikonoff.

LE LIVRE DE DEMAIN

L'esprit mécanique et égoïste des Allemands

Un livre de la plus haute importance va paraître: *Morale kantienne et morale humaine*, de M. Félix Sartiaux. L'auteur y étudie avec une patiente et savante minutie la philosophie du philosophe de Königsberg, et, s'élevant du particulier au général, trace, en cours de route, des « tableaux d'âme » où le Germain se voit sévèrement mais justement portraituré.

L'un des traits les plus frappants du caractère prussien est une sorte de mécanisme aveugle et rigide qui ne tient aucun compte de la nature propre des êtres, de leurs tendances, de leurs sentiments, de leur individualité, et qui, à défaut de compréhension et de sympathie, leur impose du dehors, au besoin avec brutalité, ses cadres uniformes et inflexibles. Dans le domaine social et politique, ce mécanisme s'exprime par ce que les savants allemands appellent aujourd'hui, en dépouillant l'idée de l'un de ses traits essentiels, « l'organisation », qui n'est pas proprement pour eux une coopération librement consentie en vue d'un idéal élaboré en commun, mais un régime de subordination, d'autorité et d'exploitation. Dans le domaine philosophique et scientifique, il se traduit par l'abus de l'esprit géométrique, de l'esprit de système, par le défaut et le dédain du sens commun, par une insuffisance notoire de l'esprit de finesse.

Ce mécanisme, que toute force bonne ou mauvaise, raisonnable ou monstrueuse, est apte à mettre en mouvement, qui pousse jusqu'à l'extrême un sentiment ou une idée sans percevoir leurs limites, sans comprendre leurs relations avec d'autres sentiments et d'autres idées, est une forme de la conscience primitive et barbare. Car le développement de l'intelligence et l'affinement de la sensibilité consistent essentiellement dans la variété et dans la modération. Savoir arrêter une idée pour la confronter avec les faits et avec d'autres idées, saisir les rapports qu'elle possède avec le reste des choses et les autres notions de l'esprit, établir entre toutes ces données une liaison et un équilibre, est l'œuvre même de la pensée vivante.

L'égoïsme, j'entends par là l'incapacité de sortir de soi-même par l'intelligence et par le sentiment pour comprendre ou aimer des formes de vie autres que la sienne, est un caractère qui est bien propre au tempérament germanique. L'insensibilité, la dureté de cœur, la cruauté sont des formes de cet égoïsme.

D'un point de vue général, tout être est égoïste, en ce sens qu'il éprouve de l'attachement pour lui-même et tend à se conserver. Rien de plus légitime: se développer est la loi de tous les êtres. Mais ce développement s'opère autant par la sympathie intellectuelle et affective que par l'instinct de conservation, de défense et de lutte; s'accroître est essentiellement multiplier et étendre d'avantage les liens qui nous unissent à l'univers sous toutes ses formes, et pénétrer plus profondément dans les choses par l'intelligence et par le sentiment. L'originalité du caractère ne perd rien à cette extension, bien au contraire; car cette originalité est un équilibre, composé d'éléments très divers et où les tendances généreuses et expansives n'ont pas moins d'importance que les tendances plus étroitement personnelles.

C'est ce pouvoir de sortir de soi par le cœur et l'esprit dont les Allemands sont très médiocrement doués. Je ne prétends pas qu'en tant qu'individu tout Allemand en soit dépourvu, mais l'égoïsme étroit, l'incapacité de comprendre les autres et de sympathiser avec eux, sont des traits frappants du tempérament allemand, encore plus que l'automatisme, qui est spécialement prussien. Ces caractères sont d'ailleurs plus ou moins dominants suivant les périodes de l'histoire allemande: ils l'étaient moins au dix-huitième siècle qu'ils ne le sont de nos jours et leurs modalités se sont modifiées. Ce sont certainement des tendances qui pour être inégalement développées, n'en sont pas moins générales et très persistantes en Allemagne.

Les causes en sont peut-être dans une homogénéité plus grande de la race, dans une moindre opposition des caractères dont elle est formée et certainement dans son accession plus récente à la civilisation. L'Allemagne n'est, en effet, complètement arrivée à la civilisation que depuis deux siècles à peine. Cette civilisation n'est pour elle qu'un vernis assez superficiel, qui s'efface dès que les instincts primitifs sont quelque peu exaltés. Les habitudes que nous puissions dans un lointain passé latin et gréco-latin, dans des siècles de formation supérieure, ne se sont pas fixées chez l'Allemand, surtout chez l'Allemand du Nord qui, jusqu'au dix-huitième siècle, était resté barbare et dont l'histoire ne contient rien qui puisse être comparé à notre esprit chevaleresque du moyen âge à notre Renaissance et à celle de l'Italie, à nos grands siècles de Louis XIV et de l'Encyclopédie. Toute l'Allemagne intellectuelle du dix-huitième siècle est d'ailleurs tributaire de la France.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Tandis que j'écoutais Mme Colonna Romano dans *Le Baiser*, dimanche soir, je me disais : « Elle se trouve humiliée de jouer une confidente dans *Bajazet* ! » Mais elle devrait, au contraire, remercier M. Emile Fabre de lui avoir confié le rôle de Zaire; elle devrait le supplier de lui distribuer Fulvie, de *Cinna*, Céphise, d'*Andromaque*, Léonor, du *Cid*, etc., etc.; de même que Mme Jeanvry, de *Primerose*, Mme Ariège, du *Monde où l'on s'ennuie*, Berthe, de la *Princesse Georges*... Elle devrait, en un mot, solliciter l'attribution d'une foule de « petits rôles », afin de compléter par la pratique de la scène une instruction théâtrale qui nous apparaît un peu trop sommaire... Dans la fée Urgèle, son interprétation nous découvre des coins charmants, à côté de nombreuses maladresses de petite écolière. Douée d'une beauté captivante, capiteuse, d'une voix au timbre harmonieux, aux inflexions ravissantes, Mme Colonna Romano se déplace avec tant de gaucherie, elle dit le vers avec tant de nonchalance, qu'elle nous compose (?) un personnage incolore et peu intéressant. Le jour où, grâce à un peu de science et beaucoup de métier, Mme Colonna Romano saura se servir de ses dons naturels, elle sera charmante dans bon nombre de rôles.

Avant *Le Baiser* j'avais revu les trois derniers tableaux du *Chandellier*. Mme Piérat est vraiment une artiste d'un admirable tempérament, d'une tenace volonté! Elle joue, elle dit maintenant la monologue et la dernière scène avec une telle intensité de vie qu'elle arrache les larmes et force les applaudissements. Dimanche on l'a rappelée quatre fois, après le monologue!... Oui, mais le personnage de Musset n'en demeure pas moins transposé. Cet essai condamne définitivement le travesti; car là où Mme Piérat ne peut, malgré son talent, son énergie indomptable et son ardente émotion, nous donner l'illusion de la virilité, nulle autre femme n'y réussira.

Emile Mas.

A la Comédie-Française. — Un hommage à Emile Verhaeren sera dit à la matinée de jeudi. On sait que le *Clotilde* doit être représenté dans le courant de la saison.

Au théâtre de la Gaîté. — La réouverture du théâtre de la Gaîté, pour les représentations de M. Lucien Guitry, aura lieu avec *Miette*, trois actes nouveaux de Dario Nicodemi. M. Duplay retient pour la répétition générale de cette pièce la date du 12 décembre prochain — mardi — à 2 h. 15 de l'après-midi. La première représentation aura lieu le lendemain mercredi 13, le soir, à 8 h. 30. Le lendemain jeudi, le théâtre de la Gaîté donnera à bureaux fermés une matinée exclusivement réservée aux blessés, sous-officiers, caporaux et soldats en traitement dans les hôpitaux de Paris, ainsi qu'aux permissionnaires du front. A cette représentation, absolument gratuite, il n'y aura donc strictement que des militaires.

A la Renaissance. — *Le Chopin* quittera l'affiche dimanche soir. Mme Cora Laparcerie annonce, d'autre part, pour le 14 de ce mois, la première de *la Guerre et l'Amour*, de M. Jacques Richepin; la répétition générale aura lieu le 13.

Au Gymnase. — *La Charrette anglaise* quittera l'affiche dimanche soir.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — On annonce les dernières représentations de *la Dame aux Camélias*, qui ne verra plus que six fois les feux de la rampe avec Mlle Madeleine Lévy.

A la Scala. — *La Dame de chez Maxim* est toujours interprétée par Mlle Germaine Charley, avec MM. Marcel Simon, Gorby, Lurville, Etchepare; Mlles Isabelle Fustier et Jeanne Loury.

Au théâtre Antoine. — Le théâtre Antoine donnera, du 11 au 17 décembre inclus, huit représentations de *l'Otage*, la belle pièce de M. Paul Claudel.

Pour prendre acte. — Notre collaboratrice Mme Georges Maldague termine une pièce en trois actes : *le Cafard*, musique de O. Warchavsky.

A Ba-Ta-Clan. — Ce soir, dernière de *Ca murmure*, qui doit quitter cette scène pour entreprendre une grande tournée en province.

Bienfaisance et solidarité. — Ce soir, à 8 heures, au Trianon-Lyrique, gala au bénéfice de la Société de Bienfaisance russe de Paris, sous la présidence d'honneur de M. Dalimier et la présidence effective de S. E. Mme Tsvolski et de la marquise d'Andigné, présidente de l'œuvre « le Bien-être du Blessé ».

MARDI 5 DECEMBRE

Opéra. — Jeudi, *Patrie*.
Comédie-Française. — A 7 h. 45, *Bajazet*, les Nouveaux pauvres.

Opéra-Comique. — A 7 h. 1/2, *Carmen*.

Odéon. — A 8 heures, *Colinette*, la Dernière classe.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *L'âne de Burida*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve*.

Capucines (Gut. 56-46). — A 8 h. 30, *Tambour battant*.

revue, le Plumeau : l'antipatrie au rideau.

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, jeudi et dimanche matinée : *les Exploits d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Alf. Rigat*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 50, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *l'gar ou les Loisirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son Rêve*.

Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*.

Th. des Arts. — Tous les soirs, à 8 h. 30, *la Frontière*, de M. Lucio d'Ambra (Mme Berthe Bady).

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *la Dame aux camélias*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinants*.

Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*.

Reinassances. — A 8 h. 15, *le Chouin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Paul et Virginie*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure* — Roquette 30-12

Olympia (Gut. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Vingt vedettes et attractions.

Aujourd'hui, relâche pour les cinémas.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain mercredi 6 décembre, à 2 h. 1/2 : *les Fables de La Fontaine*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

A l'Ecole d'Anthropologie (15, rue de l'Ecole-de-Médecine). — Aujourd'hui mardi 5, à 4 h., M. Paul-Boncour : *l'Enfance criminelle*; à 5 heures, M. Hervé : *l'Ethnographie et l'Ethnologie en France, au dix-huitième siècle*.

M. André Michel, conservateur au Musée du Louvre, continuera, les jeudis 7 et 14 décembre, à 4 h. 1/2, salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, la série de ses causeries avec projections sur *l'Art et les Traditions de France*, au profit de l'Assistance aux Déposés d'Eclopés. Jeudi 7 : *la Renaissance, l'Art monarchique et l'Art bourgeois*.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

L'équipage d'une de nos grosses pièces de marine sur le front nous demande un accordéon ou tout autre instrument facile à jouer. — *Excelsior* se chargera de transmettre aux intéressés l'instrument qu'un donateur voudra bien lui offrir.

tants du reste, la comtesse Litteulf — la Mrs Clearek de quelques semaines auparavant — parut, engageant avec le kronprinz un dialogue rapide, intéressa pas plus que de raison.

— Comtesse, je ne veux d'aucune ambulence ici.

— Altesse, Sa Majesté l'empereur m'avait donné l'autorisation d'en créer une.

— Je la retire, car je sais que mon père sera de mon avis... L'empereur vous a dit : oui, pour vous être agréable... Mais comme je désire pouvoir y descendre, je ne veux point tomber au milieu de blessés.

Mme de Litteulf s'inclina :

— Votre Altesse n'ignore pas qu'il y en a déjà aux Trois-Etangs ?

— Des Français ?

— Et un Allemand.

— Faites transporter le nôtre à Sedan...

— Et les autres ?

Ghislaine intervint :

— Je demande qu'ils continuent à être soignés ici...

— Jusqu'à leur départ pour l'Allemagne, acheva le kronprinz.

— Jusqu'à leur départ pour l'Allemagne, répéta Mlle de Saint-Priet sans broncher.

— Mais, reprit le kronprinz en s'adressant à la comtesse, je ne vois rien là que de très naturel... Les dames de la Croix-Rouge française demeurées à Sedan sont auprès des leurs, sous notre contrôle médical, naturellement.

— Comme l'étaient mes blessés, hier encore, fit Ghislaine.

— J'assurerais donc simplement le fonctionnement de ce contrôle, reprit l'infirmière en chef, et, nos majors étant débordés, je monterai moi-même à la Marée chaque jour.

— Parfaitement... parfaitement... Il est évident que l'ambulance des Trois-Etangs dépend de notre corps médical... Vous avez toute liberté sur ce point, comtesse.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, mardi, Saint Sabas; demain, Saint Nicolas.

— A 2 heures. — Vente de charité au profit de l'*Artiste-Soldat et du Secours aux artistes français et belges*, 19, rue Blanche; vente de la ligue patriotique des Français, au bénéfice des *Soldats, brancardiers et prisonniers*, 308, rue Saint-Honore; vente de charité pour les *églises pauvres du diocèse de Paris*, 76, rue des Saints-Pères.

CERCLES

— M. André Totton, lieutenant au 6^e hussards, présenté par MM. le vicomte de Tonnac-Villeneuve et Jean Joubert, a été admis comme membre permanent au Sporting Club.

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage de notre éminent confrère M. Georges Goyau avec Mlle Juliette Henzey.

— En l'église russe de Cannes vient d'être béni le mariage de Mlle Alberte de Gercourt, fille du capitaine de frégate et de Mme, née Julien, avec M. Vassily Konstantinovitch Maslov, lieutenant de vaisseau de la marine impériale russe, fils de feu le général Maslov et de Mme, née Bagenov.

NAISSANCES

— Mme Christian de Montplanet, femme du lieutenant de chasseurs, a mis au monde une fille : Hélène.

— Mme René Goiffon est mère d'une fille : Françoise.

DEUILS

Morts pour la France :

JEAN LE GRIX, sous-lieutenant au 39^e d'infanterie, frère de notre confrère François Le Grix, secrétaire général de la Revue Hebdomadaire. — MARCEL DELETTREZ, sous-lieutenant au 82^e d'infanterie. — ROBERT TATTEGRAVE, adjudant, fils du peintre bien connu. — M.-C. DARESTE DE LA CHAVANNE, brigadier d'artillerie. — FRANÇOIS JEANSON, du 77^e d'infanterie. — MARCEL PINÇON, du 92^e d'infanterie.

Nous apprenons la mort. Du marquis de Maille, décédé en son domicile, 30, rue Saint-Dominique.

De la duchesse d'Harcourt, née Mercy-Argenteau, décédée subitement au château d'Harcourt, à soixante-douze ans, veuve du duc d'Harcourt, mère de feu le duc Henri d'Harcourt, marié à Mlle Marie de La Rochefoucauld, et du capitaine comte Charles d'Harcourt, marié à Mlle de Beauvau.

De M. Gillet, sous-préfet d'Arcis-sur-Aube, décédé des suites d'une opération, à cinquante-quatre ans.

De Mme Alfred Dieterlen, née Falot, mère de l'inspecteur des eaux et forêts à Renimont, et du capitaine d'état-major au Maroc, décédée à Rothau (Alsace).

De M. de Montlevier-Roynac, ancien officier de marine, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, victime d'un accident, à soixante-dix-sept ans. Son fils aîné, le capitaine de Montlevier-Roynac, a été tué à l'ennemi.

Du docteur Duffour, président de l'Association des médecins du Midi, médecin-chef de la Maternité, décédé à Cette, à soixante-quatre ans.

De M. Gabriel Dubled, notaire à Liernais (Côte-d'Or), décédé à Dijon, à soixante et onze ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Des bons points aux écoliers belges

A la suite de l'article et de la double page illustrée que nous avons consacrés dans notre numéro du 2 décembre à l'Ecole de l'armée belge, rassemblant quatre cents élèves dans un village entre Dixmude et Nieupoort, le comité de « la Patrie à l'Ecole », 51, rue Vivienne, met à notre disposition sept mille bons points patriotiques en noir et en couleur et quelques cartes du roi Albert, que nous nous enpressons de faire parvenir à ces braves petits écoliers à l'occasion de la Saint-Nicolas.

Le kronprinz fit à Mme de Litteulf un léger signe qu'elle comprit, car elle se retira sur-le-champ, et un grand salut, qui le courba en deux, à Mlle de Saint-Priet.

— Ne vous étonnez point, dit-il, si quelque joyeuse chevauchée traverse parfois, comme aujourd'hui, votre domaine... Je n'en ferai pas toujours partie; mais soyez assurée que je m'y joindrai le plus fréquemment possible.

Et, se redressant d'un mouvement sec, le col raide, l'œil autoritaire, il partit en faisant sonner très fort ses éperons d'or sur les vieilles dalles.

CHAPITRE II

Septembre a commencé à jaunir la forêt; octobre accentue les ors clairs et les ors fauves, qui tranchent sur les verts encore profonds des taillis et des futaies.

Le vent, qui détache les feuilles, siffle entre les branches éclaircies; les eaux lourdes des étangs paraissent plus lourdes, sous la jonchée jaunée qu'il apporte, se mêlant aux nénuphars blancs.

Le soleil, pâli et très doux, glisse dans les sous-bois, que traverse le gibier, où les oiseaux gazouillent la fin de leurs amours.

C'est l'automne empreint de tout son charme, de sa mélancolie, de sa beauté.

Ghislaine se souvient de celui de l'an dernier, avec ses journées de rafales et ses belles journées comme celle-ci.

Elle se souvient d'autres automnes, où la chasse amenait des invités à la Marfée, et aussi des bécotages bruyamment fêtés, lièvres pantelants, faisans qui palpitent, perdrix aux yeux révoltés.

Une fois, ici même, on a fêté le cerf, un dix-cors superbe.

Il est allé mourir là-bas... au grand étang.

Son impression lui revient, de colère et de pitié. Ce jour-là, elle a juré de ne plus suivre de chasse à courre.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 DÉCEMBRE 1916

38

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il était parti.

Winchm de Prusse la regardait toujours, plus fixement.

Trop de tumulte revenait dans son âme; elle était trop loin de toute sensation autre que celles qui se rattachaient à ce bouleversement, et, aussi, elle était trop jeune pour deviner ou ressentir le choc de l'impression qu'elle produisait.

La jeune fille demeurait, avec sa virginale confiance, avec la candeur que peut effleurer sans la ternir un regard de soudard, la femme mûrie par l'effroyable déchainement de ce fléau qu'on appelle : la guerre.

Et quelle guerre!... et par quels moyens!...

Le calme, en lui revenant, cette fois pour ne plus la quitter, ne lui apportait aucune gêne, sous ce regard de triomphateur.

Et lorsque, au bout seulement de quelques ins-

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

Faits divers

PARIS

Les écorchés. — Vers 11 heures, hier matin, rue d'Anjou, le charretier Léon Jallet, âgé de quarante-cinq ans, demeurant 37, rue Croix-Nivert, conduisait un tombereau, lorsqu'il fut renversé par une voiture de livraison dont les roues lui passèrent sur le corps.

Le malheureux est mort à l'hôpital Beaujon, où on l'avait transporté.

A 2 heures de l'après-midi, boulevard Brune, une automobile, dont le conducteur a réussi à prendre la fuite, a renversé un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années.

Grièvement blessé sur diverses parties du corps, l'infortuné a été admis à l'hôpital Saint-Louis.

Une désespérée. — Depuis quelque temps, à la suite de chagrins intimes, une employée de commerce, Louise Balthou, âgée de trente-cinq ans, demeurant rue Marcadet, était hantée par l'idée du suicide, et, à plusieurs reprises déjà, elle avait essayé d'en finir avec l'existence.

Hier matin, profitant d'un moment où elle n'était pas surveillée, la malheureuse se précipita par la fenêtre de son logement situé au cinquième étage. La mort fut instantanée.

DÉPARTEMENTS

Prisonniers allemands évadés et repris. — Bourc. — A Meximieux, le garde champêtre aperçoit des corps qui s'agitent sous une couverture au pied d'un buisson. Il crie : « Debout ! ». Et trois Allemands, évadés d'un camp de la Drôme, surgissent, les bras levés. Il les arrête.

AUTUN. — Deux blessés en traitement à l'hôpital de Bourbon-Lancy ont arrêté, dans la campagne, deux sous-officiers boches évadés d'un chantier des environs de Tournon, le 2 novembre.

Des halles s'effondrent. — Forx. — Les vastes halles aux grains de Pamiers se sont écroulées, la nuit dernière, avec un fracas épouvantable. Il n'y a heureusement aucune victime, mais, quelques heures plus tard, en raison du marché, on eût eu à déplorer une véritable catastrophe.

Communiqués

Un concours d'admission à l'emploi de rédacteur dans les bureaux de la préfecture de la Seine, réservé aux anciens militaires réformés de la guerre, aura lieu le 24 : ad 1917. S'adresser, pour tous renseignements, à la Direction du Personnel (Hôtel de Ville).

La Côte d'Azur, qui depuis plus de vingt ans s'était consacrée spécialement aux sports, vient de se transporter en une belle revue mondaine, artistique, littéraire et touristique, qui publiera chaque semaine à Nice la liste officielle des hivernants de toute la Riviera.

L'Ouvroir des Dames françaises de Sucy-en-Brie (S.-et-O.), demande si une personne charitable pourrait lui prêter une machine à coudre pour la durée de la guerre.

La Bourse de Paris

DU 4 DECEMBRE 1916

Grâce aux meilleures nouvelles de la matinée, l'allure du marché a été aujourd'hui beaucoup plus satisfaisante. La fermeté, qui s'était manifestée déjà samedi dernier dans certains groupes, s'est étendue à l'ensemble de la cote, et des progrès plus ou moins sensibles sont à enregistrer. Nos rentes restent bien tenues, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 87,95. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure s'avance à 100,30 ; Russes soutenus, le Consolidé à 70, le 1906 à 83.

Et, ce jour-là peut-être, elle a commencé à comprendre la cruauté humaine.

Aujourd'hui... Elle se prépare à aller dire adieu... au revoir, elle l'espère, à ses blessés, les trois petits soldats de France, retrouvés par le curé de Donchery, quarante-huit heures après la bataille, dans les replis de terrain où ils avaient pu se traîner...

Déclarés transportables, ils vont être dirigés sur l'Allemagne.

Depuis hier, ils attendent dans une ambulance établie près de Balan, devant une petite gare affectée par les Allemands aux évacuations des prisonniers militaires, civils, blessés pouvant faire le voyage.

Cette ambulance, extrêmement rudimentaire, formée de lits de camp sous une toile de tente, est la dernière étape avant la marche vers l'exil.

Chislaine leur a promis, à ses petits soldats, d'aller leur serrer la main avant le départ du train.

Perraud restera au château.

Elle ne s'en va jamais sans qu'il la supplée. La jeune fille et la garde restent les deux seuls êtres en communication directe avec les événements.

Si, peu à peu, la générale a appris la situation ou du moins ce qu'ils en savent, et, sinon toute l'étendue des désastres accumulés par les Barbares, du moins une grande partie, elle ignore la plupart des faits révoltants qui ont atteint les gens inoffensifs et surtout ceux qu'elle a connus.

Elle croit, par exemple, que Mme Delleville et sa fille, comme la petite Lucie, de Noyers et ses parents, ont pu fuir, soit dans des véhicules quelconques, soit par les derniers trains.

Elle ignore les assassinats des civils, les cruautés dignes des hordes d'Attila, comme celle qui fut ordonnée par des officiers, cinquante habitants, hommes et femmes, liés en bottes, aspergés de pétrole, brûlés vifs sur la place du vil-

Etablissements de crédit peu traités. Grands Chemins français raffermiss dans l'ensemble : le P.-L.-M. s'inscrit à 980, l'Ouest à 688. Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne progresse à 436 ; le Saragossa à 424,50. En cuprifères, le Rio passe à 1.785. Sur le marché en banque, les Industrielles russes terminent en bonne reprise.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 238 1/2 ; Pétersbourg, 179 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 86 1/2 ; Barcelone, 615 1/2.

MÉTALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 151 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 143 ; électrolytique, 168 1/2 ; étain comptant, 190 1/4 ; étain liv. 3 mois, 192 1/4 ; zinc comptant, 58 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 35 d. 5/7.

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.



Exiger le portrait.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : **Faites une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY**

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la **Jouvence de l'Abbé Soury** est composée de plantes spéciales, sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites. Il est bon de faire, chaque jour, des injections avec l'HYGIÉNINE des DAMES (1 fr. 50 la boîte).

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon dans toutes pharmacies ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons franco contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMOULIER, à Arcueil. (Notice contenant renseignements gratuits). 288

APPARTEMENTS MEUBLES

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et adressez-vous à la Maison JANIAUD qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location. Maison spéciale, fondée en 1880, rue Rochechouart, 61.

DEMANDEZ LA TOURISTE BAIDE MOLLETTIERE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^e Qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grands Magasins et dans les Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sport, etc. Gros : La Touriste, Paris.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris — Volumard.

TOUS FRUITS LÉGUMES VIANDES POISSONS TOUJOURS A MIEUX

Confitures & Conserve Amieux-Frères

PRÉPARÉES DANS TOUTE LEUR FRAÎCHEUR, EXIGEZ LA DEVISE COMME GARANTIE DE QUALITÉ

lage pendant qu'une fonde infernale de déments, d'animaux féroces, tournait autour de la gerbe hurlante.

Elle ignore tout ce qu'ignore même à l'heure actuelle la France entière, que nos Ardennes, nos vieilles Ardennes toujours victimes et toujours héroïques, virent se dérouler des horreurs identiques à celles de la Belgique, nos Ardennes où Rethel, une sous-préfecture bâtie sur un camp de César, ayant subi l'occupation espagnole et toutes les invasions restée intacte, grimpant depuis des siècles et des siècles jusqu'à sa grosse tour, jusqu'à son château, la plus ancienne citadelle des Ardennes, peu à peu démantelée, Rethel d'abord pillé, le butin emporté par des camions automobiles, fut réduit en cendres.

La Halle, massive, brûla trois jours.

Là aussi, vieillards fusillés, gens enfermés dans leurs maisons en flammes, deux cents personnes prisonnières dans l'atelier d'une filature qu'on appelait : *Cayenne*, à qui, pour toute nourriture, on passait des « fanes » de betteraves !

Département envahi, le seul, depuis août 1914, complètement séparé de nous, que seras-tu, au jour de la victoire ?

Qu'aurons-nous à venger, là aussi ?

Des deux vieilles femmes, Honorine et la mère Briquet, l'une, Honorine, ne quitte jamais le château ; l'autre ne l'a quitté qu'une fois, pour se rendre à Donchery, où l'hospice, parce qu'il était plein de blessés allemands, fut seul épargné, et où se réfugia le vénérable prêtre dont le dévouement devait rester infatigable.

La pauvre femme eut peine à y retrouver les ruines de sa maison.

Et son serrement de cœur fut tel, qu'elle jura de ne plus remettre les pieds là-bas que quand « ces gueux de Prussiens n'y seraient plus ! ».

Depuis trois semaines, c'est-à-dire depuis le passage du kronprinz, un poste très réduit, simplement pour utiliser, quand il y avait lieu, la té-

légaphie sans fil et le téléphone, prenait au château trois chambres dans l'aile gauche, ce qui laissait le grand salon et les autres pièces comme la salle de billard et la bibliothèque, pris par les précédents occupants, à la disposition des propriétaires.

Une seule contestation, pas même une contestation — le lieutenant qui faisait cette demande s'inclinait devant la décision de la jeune fille — avait lieu dernièrement.

Ces messieurs eussent voulu faire un peu de musique.

La jeune châtelaine répondait que le piano resterait fermé jusqu'à la fin de la guerre.

Par exemple, la maison de Perraud se retrouvait occupée : véritable corps de garde, où il n'avait même plus droit sur sa basse-cour ni sur son bétail.

Les exigences du vainqueur, transmises à la population par une prodigalité d'affichages qui ne lui laissaient pas l'excuse de les ignorer, étaient de celles qu'on ne transgresse point.

Les placards se succédaient dans la ville et les villages.

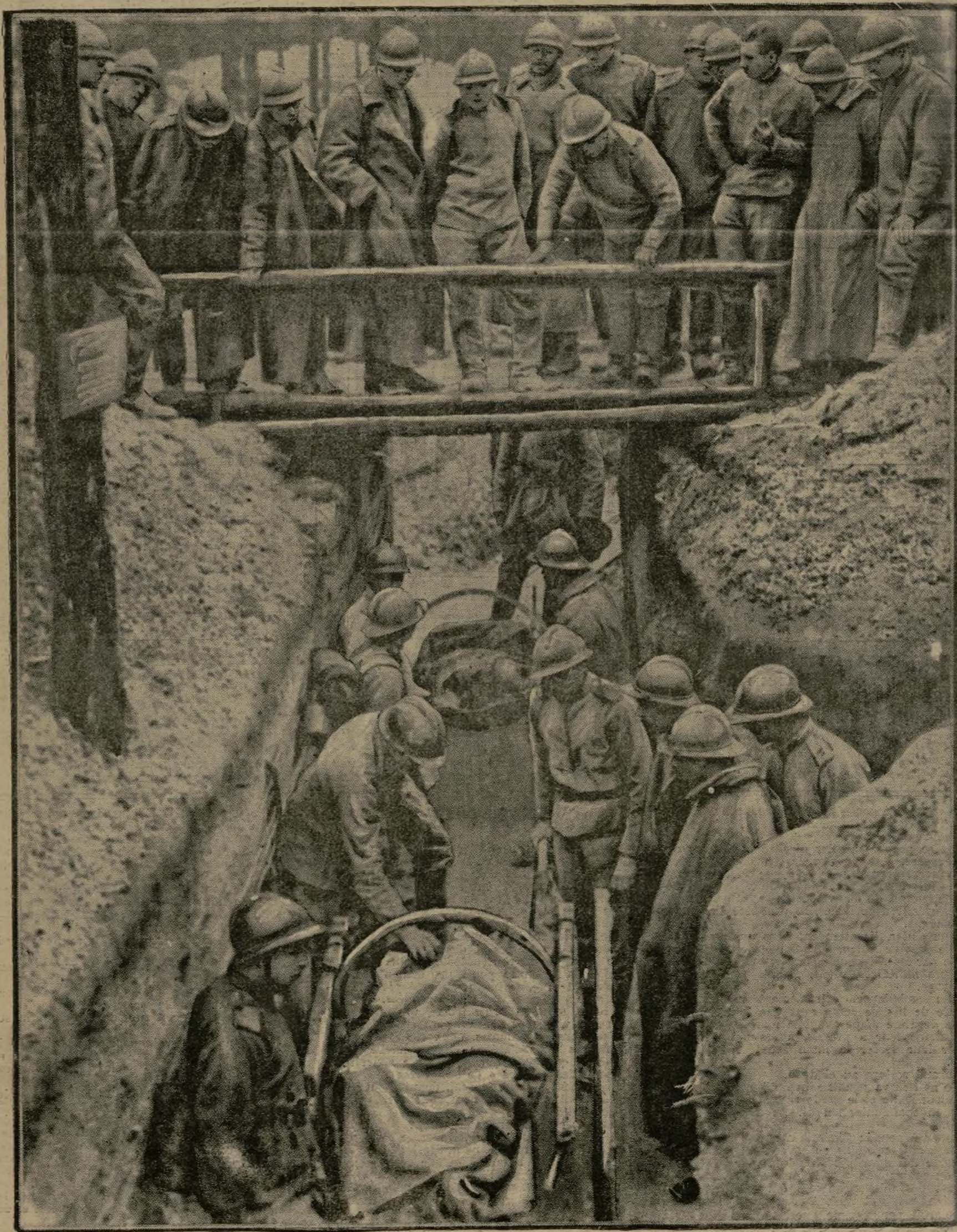
Après les grandes réquisitions, les amendes pour des causes mensongères, dont Sedan était frappé — un jour 200.000 francs, un autre jour 150.000, etc., etc. — les ordres ou les défenses tyranniques, les accaparements de blé, seigle, avoine, fourrage, de légumes, d'animaux domestiques, de véhicules, de bicyclettes, vinrent les recensements des poules, des lapins, du lait et des œufs.

Tant sur ceci et sur cela, c'est-à-dire les trois quarts, pour la kommandantur.

Il fallait nourrir l'armée avant les civils. Tout en demeurant parmi les privilégiés, les habitants du château commençaient à ne posséder que le strict nécessaire.

(A suivre.)

ÉVACUATION DE BLESSÉS RUSSES EN CHAMPAGNE



Malgré le peu de nouvelles importantes qui nous sont communiquées du front champenois, — où, en effet, l'action a subi un réel ralentissement, — nos alliés russes, dans le secteur qui leur fut attribué, entretiennent sans trêve une certaine activité. A la faveur d'une rigoureuse organisation, le service d'évacuation des blessés y est assuré de façon exemplaire. Ce document représente le transport à l'arrière de quelques soldats à travers le réseau des boyaux.